

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

En un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNEE, No 526—SAMEDI, 2 JUIN 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UN MARIAGE PRINCIER : DON CARLOS ET LA PRINCESSE DE ROHA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 JUIN 1894

SOMMAIRE

TEXTES — Théâtres : M. Mounet-Sully (avec portrait), par Joseph Genest. — Réverie : Jeanne d'Arc, par Paul Calmet. — Nos gravures. — Poésie : Harpistes, par Jules Lanos. — Nouvelle canadienne : La maison maudite, par A. G. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ — "W. W. W.," par Denis Ruthban. — Poésie : Moisson d'épées, par François Coppée. — Jeanne d'Arc : La campagne de la Loire, par Joseph Fabre. — Pages nouvelles, par le général de Bailliencourt. — Deux pères, par Camille Bias. — Un conseil par semaine. — Notes et faits, par le Chercheur. — Le coin des enfants : Aux petits enfants, Le miroir, La robe neuve, L'anneau magique. — Nouvelles à la main. — Le jeu de Dames. — Choses et autres — Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg ; Les Mangeurs de feu, par A. Jacoliot.

GRAVURES. — Un mariage princier : Don Carlos et la princesse de Rohan. — Salon de 1894 : Saint-François d'Assises au labour ; Lecture intéressante. — A travers le Canada : Lac Saint-Jean ; La rivière Ouïatchouaniche ; Lac Témiscamingue ; La Fête-Dieu aux pieds des "Quinze" ; Un reposoir. — Portrait : M. Mounet-Sully. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGTIÈME TIRAGE

Le cent-vingtième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 2 JUIN, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



M. MOUNET-SULLY



Un grand événement artistique de la saison qui s'achève est sans contredit le passage parmi nous du grand tragédien français, M. Mounet-Sully et de la troupe de premier ordre qui l'accompagne et dont les deux étoiles, du côté féminin, sont Mme Jane Hading et Mme Segond Weber.

Venant peu de temps après M. Henry Irving et Mlle Ellen Terry, considérés par les Anglais, comme les égaux, sinon les supérieurs de nos artistes de France — et qui

sont, de fait, les seuls dignes de leur être comparés — ce fut une véritable bonne fortune pour les connaisseurs ou même pour les simples amateurs de théâtre de pouvoir établir un parallèle entre le génie de ces représentants reconnus de l'art de leurs nationalités respectives.

Pour faire cette comparaison d'une manière efficace et porter un jugement sain sur les deux grands acteurs qui se partagent l'admiration du monde, il fallait les voir d'abord dans les chefs-d'œuvre les plus empreints du génie de leur race et, ensuite, les voir se rencontrer sur un même terrain, dans la même pièce. Cette heureuse occasion s'est offerte et des jugements divers ont été portés.

Irving s'est montré à nous sous les traits d'*Hamlet*, chef-d'œuvre de l'immortel Shakespeare, et de *Thomas Becket*, drame assez médiocre du grand poète Tennyson, sauvé du naufrage par le grand tragédien. Nous avons pu voir Mounet-Sully dans *Andromaque*, de Racine, *Hernani* et *Ruy Blas*, de Victor Hugo, *Edipe-roi* de Sophocle, et ce même *Hamlet*, dans lequel le tragédien anglais a remporté tant de triomphe.



MOUNET-SULLY dans Hamlet

Sous peine d'être accusé de chauvinisme, je dirai que l'artiste français a vaincu le champion anglosaxon sur son propre terrain. Sans parler de la manière admirable dont Mounet-Sully manie la belle langue qui sert d'interprète à ses pensées et qui lui donne tant de supériorité sur son rival moins heureux (les Anglais eux-mêmes avouent que Irving a une diction tellement défectueuse, que ses compatriotes peuvent à peine le comprendre), je dirai que par l'intelligence du rôle du prince philosophe ; par l'interprétation de la pièce, dans ses détails comme dans son ensemble ; dans la vie qu'il sait mettre dans ce personnage, qu'on nous avait toujours représenté jusqu'aujourd'hui comme un automate marchant à pas comptés ; il laisse bien loin derrière lui tous ces interprètes d'Angleterre et d'Amérique qui se sont succédé sur les théâtres des deux continents, se ressemblant tous et se copiant les uns les autres, sans songer que le génie et même le talent est personnel et vient du cœur qui inspire, non des yeux qui constatent.

La version française, par Paul Meurice et Alexandre Dumas, est parfaite et d'une grande fidélité à l'original. L'interprétation, comme je le disais plus haut, diffère quelque peu de ce que j'ai vu jusqu'ici, et j'ai constaté avec plaisir que la scène brutale où Hamlet et Laerte ont l'habitude de se battre à coups de poings, dans la fosse d'Ophélie, est présentée d'une manière plus décente et plus acceptable à la délicatesse des mœurs françaises. Les deux personnages se contentent de tirer leurs épées — qu'ils savent manier avec grâce et avec science, chose encore inconnue chez les acteurs anglais — et remettent leur querelle à plus tard, au temps déjà fixé par le roi, son oncle, pour l'assassinat du prince.

Hamlet n'est pas le grand rôle de M. Mounet-Sully ; c'est *Edipe* qui est le personnage favori du grand tragédien. Oreste, de *Andromaque* de Racine, dans lequel il fit son début en 1872,

est aussi l'un de ses rôles favoris, ainsi que don Rodrigue, du *Cid*, de Corneille.

Les tragédies jouées à Montréal par M. Mounet-Sully représentent tous les temps et toutes les écoles, et s'il avait jugé à propos de remplacer *Ruy Blas* par le *Cid*, je dirais que le choix était parfait, car il aurait compris le chef-d'œuvre du théâtre grec, celui du théâtre anglais et les plus beaux drames des trois grands tragiques français, Racine, Corneille, Victor Hugo.

Je ne crois pas devoir donner sur M. Mounet-Sully les notes biographiques que l'on peut trouver dans tous les journaux quotidiens. Je dirai seulement qu'avant sa tournée d'Amérique il a été acclamé en Russie, en Autriche et en Angleterre. Il a fait part à un journaliste américain de la froideur des Anglais, qu'il a attribuée à leur moins parfaite connaissance de la langue française comparée à celle des habitants des autres pays qu'il a visités.

Il est enchanté de son succès d'Amérique. Il faut supposer que les Yankees, que l'on accuse de trop de matérialisme, savent encore mieux encourager les choses de l'art que nous, Français, qui nous sommes portés en si petit nombre pour applaudir les maîtres de l'art par excellence du pays de nos ancêtres.

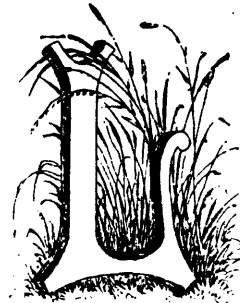
De même que Tennyson est le seul poète anglais élevé à la pairie pour son grand talent d'écrivain, Mounet-Sully est le seul Français qui ait été décoré du ruban de la Légion d'Honneur pour son éminence comme acteur.

Je renvoie à la semaine prochaine, faute d'espace, des notes sur Mmes Hading et Segond-Weber, ainsi que leurs portraits.

Joseph Genest

REVERIE

JEANNE D'ARC



L'ANGLAIS avide et cruel a foulé le sol chéri de la France ; son audace est allée même jusqu'à établir pour roi des fils des Gaulois, un descendant de la fière Albion ; comme les blasphémateurs du Calvaire, ils lancent contre nous leur mépris et leur haine. Dans leur rage ils osent nous dire :

— Où sont donc vos protecteurs, ô vous, qui partagez avec plaisir les peines d'autrui ? A quoi vous servent toutes vos bonnes œuvres ? Vous avez sauvé les autres et vous ne vous sauvez pas vous-mêmes ! Si votre nation est protégée du Ciel, comme vous le dites, que le Ciel vous délivre, en ce moment, de nos mains !

Cœurs superbes, cessez vos blasphèmes, Dieu n'abandonnera pas la France ; il l'afflige souvent, il la met à deux pas de sa perte ; mais c'est pour la relever bientôt, la faire reluire aux yeux du monde, plus belle, plus gracieuse, plus triomphante et plus vaillante. De même qu'on éprouve l'or par le feu et le marteau, de même on améliore le cœur de l'homme par la souffrance et on relève l'éclat et la grandeur des peuples en leur envoyant des calamités.

La France a courbé le front sous la main puissante du Créateur, elle adresse de ferventes prières à Celui qui change le mal en bien, et la douleur la plus cuisante en la joie la plus profonde. Son ardente oraison s'est élevée comme la fumée de l'encens vers la demeure céleste. . . .

La voix de la France a retenti d'écho en écho jusqu'au fond du cœur adorable de l'Éternel ! Cette voix est si douce et si puissante, en même temps, qu'elle a arrêté le bras vengeur qui préparait de nouveaux châtiments à la fille bien-aimée de l'Église catholique.

Un chérubin aux ailes d'or, aux yeux d'azur, le front couronné d'une auréole de bonheur, de gloire et de félicité, au regard flamboyant et au bras invincible s'avance sur une nuée brillante, comme l'astre du jour, et descend sur la terre dans un obscur et ignoré village, auprès d'une jeune vierge, pour transmettre les ordres du Tout-Puissant.

La simplicité de notre héroïne n'est pas un obstacle à tes décrets, ô Dieu puissant ! car, c'est toi qui donne la force aux forts et le courage aux humbles et aux faibles.

Mais, ô aveuglement des hommes ! vous ne pouvez, mortels, comprendre les ordres d'un Dieu ! Dans la maison paternelle la jeune enfant raconte les desseins du Très Haut. Les père et mère de Jeanne s'opposent à son départ ; mais son cœur, navré de douleur, est sourd à leur voix et à leurs récriminations. Elle fait le toit paternel pour obéir à la volonté divine.

Elle traverse les campagnes ravagées et désertes ; encourage les soldats blessés qui se trouvent sur son passage, et, après des fatigues sans nombre subies sans la moindre plainte ; à travers mille dangers, arrive enfin auprès de ce roi de France, faible et efféminé, perdant son royaume avec gaieté ; lui expose la divinité de sa mission et se déclare sa protectrice.

Pourquoi ces rires moqueurs résonnent-ils à mon oreille ! Douteriez-vous, peuple, de la puissance de Celui qui trace une limite à l'océan et qui suspend ces globes lumineux au-dessus de vos têtes ? Est-ce que celui qui tira Israël de la captivité de Babylone ne pourra pas vous tirer des mains de l'Anglais, et cela, en se servant de l'instrument le plus faible ? Pourquoi doutez-vous ? ô hommes de peu de foi ? Pourquoi ces retards si prolongés ? Écoutez les voix de vos frères infortunés. Les murs de la vaillante Orléans retentissent de leurs lamentations. Recevez la protection que le Ciel vous envoie et songez plutôt à lui adresser vos remerciements et vos louanges.

Enfin, le soldat, docile à la voix de Jeanne, sent renaître son noble courage ; il s'élançe, se précipite, monte à l'assaut, meurt avec joie, et les Anglais, surpris et effrayés par une attaque si bien dirigée, quittent la place et font en désordre. Les vaillants défenseurs de la belle Orléans reçoivent avec amour et reconnaissance celle qui les a sauvés du pillage et de la domination étrangère.

Où, contemplez cette anguste jeune fille qui n'a pas craint de tout quitter : parents, amis, pays natal, pour voler à votre secours, ô peuple français !

Anglais, qui demandiez où était notre défenseur, voyez si le Dieu que nous avons imploré a été sourd à nos prières ; voyez et ne blasphémez plus Celui qui protège la France de toute éternité. D'échec en échec, vous avez été refoulés jusqu'à l'antique Rheims. Là encore, vous connûtes la puissance du bras vengeur de l'Immortel, et l'huile sainte coula sur le front du descendant des glorieux rois de France.

Mais tout ici-bas est soumis à la loi du malheur et des revers. La haine et la trahison unissent leurs efforts aux malices de Satan pour vaincre celle qui ne fit que du bien.

Compiègne fut pour elle la fin de sa vie de gloire ; la vallée de larmes, prélude de la félicité céleste, allait commencer.

O Jeanne, si jeune, si digne de reconnaissance, que je pleure ton malheur ! Que je verse de larmes sur tous les maux qui vont t'assaillir et fondre sur toi comme l'aigle, au vol puissant et rapide font sur sa proie.

L'Anglais, fier de sa conquête, te traîne devant des juges iniques, et la rage de son cœur se montre alors dans toute sa noirceur ; mais ses calomnies ne peuvent l'atteindre ; elles coulent sur toi comme l'onde sur le marbre, sans laisser de trace, parce que tu ne fus point coupable des crimes dont on t'accusait.

Juges menteurs et pervers, que reprochez-vous à cette jeune et simple fille ? A cet ange descendu du ciel, que lui reprochez-vous ? Cessez vos accusations, si vous ne voulez attirer sur vous la malédiction de son divin Maître et le mépris des générations futures.

Enfin, vous avez terminé vos infamies ; déjà vous

rêvez la joie de posséder la belle terre de France ; mais vous avez donc oublié que le mal fait toujours puni ? Même ici-bas, le remords est prêt à ronger le cœur du criminel, du pêcheur et du méchant.

Déjà vous préparez le supplice de la glorieuse et magnanime patriote ; déjà je vois s'élever, sur la place de Rouen, le bûcher où doit se terminer une si noble vie, et [d'autant plus digne de regrets qu'elle n'est remplie que de bienfaits.

Ah ! Rouen, Rouen, que je crains pour toi ! que je crains pour tes enfants qui vont être témoins d'une pareille infamie. Tu es à plaindre d'avoir été choisie, entre toutes les villes de France, pour l'accomplissement d'un événement si lamentable ! Tu es innocent et tu risques de payer pour les coupables.

Voici donc, ô noble Jeanne, voici où va se terminer cette vie si belle et cette grâce de tes vingt ans ! Le feu a été choisi pour ton supplice, tes souffrances horribles vont encore purifier ton âme déjà si belle et si pure. Ces bienfaits au peuple sont payés d'indifférence et le roi qui te doit sa couronne reste inactif et te paye de la plus noire ingratitude.

Les tourbillons de flamme et de fumée s'élèvent vers le firmament et te voilent l'aspect de la voûte azurée. Le messager divin descend sur la terre pour recevoir la prière de ta bouche. Jésus, ton bien-aimé, le seul qui eût un empire sur ton cœur, écoute tes vœux et les tourbillons de flamme laissent apparaître une blanche colombe qui s'élève vers la demeure des Immortels. C'était ton âme qui accourait auprès de l'Éternel pour recevoir la couronne resplendissante méritée par ta vertu, par ta foi, par ton amour et par tes souffrances.

En ce moment suprême, le tonnerre gronda, l'éclair rapide et impétueux sillonna la nue, une voix se fit entendre qui disait : " Viens, ô ma fille, viens au séjour où finissent toutes les alarmes, toutes les incommodités de cette vie mortelle ; tu m'as été fidèle, viens donc jouir éternellement de la félicité promise à mes serviteurs."

Cette voix puissante retentit jusque dans le cœur endurci et inhumain du bourreau et des accusateurs de celle qui a quitté la vallée de larmes pour aller dans le sein fécond de l'Immortel.

Sur un trône d'or est assis un vieillard vénérable, au front rayonnant de bonté et de douceur ; ses pieds reposent sur une nuée lumineuse comme le jour ; dans sa main brille un globe d'or entouré d'une voûte d'azur. A sa droite, est le Rédempteur du monde tenant la croix sur laquelle il voulut expirer pour nous et mériter le pardon de nos crimes. A gauche, la mère du Sauveur du monde se tient debout, et sur des trônes brillant de pierres sont les messagers divins de la cour céleste. Une musique douce et harmonieuse comme une mélodie se fait entendre ; les louanges du Très-Haut sont chantées par un chœur de voix accompagnés par la musique des harpes d'or. Jeanne paraît, tous se pressent autour d'elle, le Père Éternel lui montre la place qu'elle a conquise par sa vertu et son dévouement ; il lui place, sur la tête, une couronne plus brillante que le soleil et tous les esprits bienheureux entonnent les louanges de notre héroïne, et font retentir le ciel et la terre de leurs chants suaves.

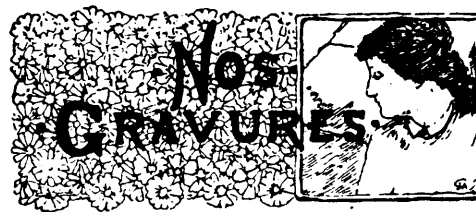
La terre pleure celle que le Ciel est fier de posséder. Mais, ô Jeanne, nous t'implorons, daigne ne pas oublier tes frères vivants exilés dans cette France que tu as si noblement et si tendrement aimée. Rends dans leur cœur la foi qui t'animait et la vaillance qui te fit agir, pour qu'ils puissent, un jour peu éloigné, reprendre le coin de terre qui fut ton berceau.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1894.

De nos jours, le journalisme perd en hauteur ce qu'il gagne en étendue — JULES DELAFOSSE.

Le sable n'est rien auprès du pic audacieux et superbe qui plonge sa tête neigeuse dans les nues, et cependant, aux yeux de l'Éternel, le sable, s'il est pur, vaut la montagne. — Marquise de BLOCQUEVILLE.



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE AU LABOUR

On ne pouvait mieux rendre ce spectacle si simple et si touchant, ces bœufs énormes, ce saint qui, amaigri par les veilles et les jeûnes n'est plus, pour ainsi dire, que l'ombre de lui-même. Mais, quelle flamme dans ces yeux qui semblaient contempler au loin quelque vision céleste !... et puis, cette campagne, cette solitude, ce silence, si bien rendus par le pinceau de l'artiste !...

LECTURE INTÉRESSANTE

Elle doit l'être réellement ! Ce n'est certainement pas Aristote ou Euclide que vous lisez là, mesdemoiselles ! Groupe charmant ! Seul le pinceau d'une femme pouvait rendre votre grâce et votre curiosité toute féminines !

LAC SAINT JEAN

Voici le lac Saint-Jean avec ses immenses horizons, ses cascades bouillonnantes et ses rapides tout blancs d'écume. Là-bas, sur le quai encore primitif, on attend le bateau à vapeur, qui apparaîtra bientôt, comme un oiseau blanc sur l'onde azurée... Et les hommes semblent perdus dans cette immensité des eaux, tandis qu'à leurs pieds gronde le torrent dont la grande voix s'élève comme un tonnerre dans le silence de la nature.

LAC TÉMISCAMINGUE

Nous voilà rendus au lac Témiscamingue ! Amateurs de spectacles charmants, accourez, voyez, et dites-moi s'il est au monde quelque chose de plus touchant que ces fidèles réunis autour du reposoir rustique, où s'est arrêté Celui qui a créé les soleils et fait rouler les mondes ! Un humble toit de ramée abrite le Dieu qui a fourni la voûte immense des cieux ; et l'humble dais attend, auprès de la grôte de feuillage, tandis que la foule recueillie fait monter ses chants pieux dans le grand calme de la campagne au milieu des sapins verts et des rameaux fleuris !

DON CARLOS ET SA FEMME

Le mariage de don Carlos avec la princesse Berthe de Rohan, auquel de nombreux carlistes espagnols et quelques notabilités françaises devaient assister, a été célébré dans la première semaine de mai, à Prague, en présence des membres des deux familles. Ainsi en a décidé le duc de Madrid, qui a fait aviser ses partisans.

Ceux-ci, assure-t-on, seraient prochainement dédommagés, don Carlos se proposant de les convoquer à bref délai pour leur présenter sa nouvelle épouse.

Le Conseil central légitimiste, c'est-à-dire le Comité des Blancs d'Espagne, qui devait être représenté à la cérémonie par MM. le comte Urbain de Maillé, son président, Maurice de Janquière, son secrétaire, le comte de Gibeins, etc., a fait parvenir à la future duchesse de Madrid un bracelet orné de la tête du Béarnais gravée sur pierre fine, entourée de diamants, avec le drapeau blanc fleurdelisé et la bannière herminée de Bretagne. Les carlistes espagnols ont envoyé un magnifique bracelet aux armes de Navarre ; on parle encore d'autres cadeaux, notamment d'un riche coffret artistique offert par les dames du parti de la succession salique.

HARPISTES

La foule était là, badaude et ravie
Mangeant des yeux l'enfant en domino :
En dix quartiers elle l'avait suivie,
La foule était là, badaude et ravie—
"In grazia, non mi dica di no." (*)

On faisait cercle autour de l'étrangère
Dont une harpe, au lieu d'un piano,
Accompagnait la voix jeune et légère,
On faisait cercle autour de l'étrangère,
"In grazia, non mi dica di no."

Mais l'homme aux traits durs qui pinçait la harpe
Près d'elle, était un Italiano,
Le col et les reins coupés d'une écharpe,
C'était l'homme aux traits durs pinçant la harpe,
"In grazia, non mi dica di no."

Et quand elle eut vidé son répertoire,
Elle essaya sa face toute en eau,
Puis elle fit le tour de l'auditoire
Après qu'elle eut vidé son répertoire,
"In grazia, non mi dica di no."

Elle tendait sa main un peu tannée,
Et, frêle, d'un geste d'andantino,
S'inclinant à chaque pièce donnée,
En allongeant sa main un peu tannée :
"In grazia, non mi dica di no."

Or, parmi ceux qui l'avaient entendue,
Beaucoup disaient : Quel charmant étourneau !
Et pourtant en voyant sa main tendue ;
Ainsi beau up font qui l'ont entendue :
"In grazia, non mi dica di no"

Et d'autres, plus hommes au fond de l'âme,
Aveignaient leur bourse un peu Ronchonnot ;
On donnait à ce petit bout de femme,
Car l'homme sombre excitait pu la flamme,
"In grazia, non mi dica di no"

Jules Lanois



LA MAISON MAUDITE

(Suite et fin)

"Ce cri frappa de terreur le cœur du criminel, que ni le jugement, ni la condamnation n'avaient pu changer.

"Au cri de cette mère éplorée, ses lèvres frémissaient involontairement, sa figure pâlit et se couvrit d'une sueur froide, ses membres tremblèrent et il chancela.

"Dans les premiers transports de son désespoir, cette malheureuse se jeta à genoux et supplia avec ferveur le Tout-Puissant qui l'avait si longtemps soutenue, de l'enlever à un monde de misère et d'épargner son unique enfant. Puis elle tomba dans des accès de douleur, tels que j'espère n'en revoir jamais. Depuis ce temps, je crois que son cœur s'était brisé, mais je n'entendis ni plaintes, ni murmures s'échapper de ses lèvres.

"C'était un triste spectacle que de voir tous les jours cette femme dans la cour de la prison, essayant à force d'instances d'adoucir le cœur de son fils endurci.

"Ce fut en vain, il demeura inébranlable dans le crime.

"Mais l'esprit de patience qui avait si longtemps soutenu la mère, céda enfin à la faiblesse du corps. Elle tomba malade. Elle sortit encore une fois pour aller voir son fils, mais les forces lui manquaient et elle s'évanouit dans la cour de la prison.

"Cet événement changea le cœur du jeune homme, sa froideur et son indifférence disparurent... La douleur le rendit presque insensé.

(*) Le vers italien signifie : De grâce, ne me refusez pas.

"Un jour se passa et sa mère ne vint pas ; un second, un troisième s'écoulèrent sans qu'il la vit et, dans vingt-quatre heures, il allait en être séparé peut-être pour toujours.

"Oh ! lorsqu'il arpentaient l'étroit préau, comme les pensées de ses premières années longtemps oubliées, venaient l'assaillir ! avec quel désespoir il apprit que sa mère était mourante, mourante à un mille de sa prison ! S'il eût été libre et déchaîné, en quelques minutes, il eût été auprès d'elle.

"Il se précipita vers la porte, il empoigna les barreaux de fer avec l'énergie du désespoir et les secoua avec violence. Il se jeta contre le mur épais de sa cellule comme pour se frayer un passage à travers la pierre, mais le solide édifice ne bronchait pas sous ces faibles efforts : Il se tordit les mains de désespoir et pleura comme un enfant.

"Un bon prêtre de Montréal porta au prisonnier le pardon et la bénédiction d'une mère et il rendit en échange à la malade une assurance solennelle de repentir. Il entendit le fils repentant faire mille petits plans pour le bonheur de sa mère lorsqu'il reviendrait d'exil, mais il savait, ce bon prêtre, qu'avant que le condamné eût atteint sa libération, sa mère ne serait plus de ce monde."

"Il partit, la nuit, quelques semaines après. L'âme de sa mère prit son vol et alla, je l'espère avec confiance, dans un séjour de repos. Sa dépouille mortelle fut transportée dans le cimetière de son village natal.

"Le père de Baptiste avait primitivement refusé de voir son fils depuis le moment de son arrestation, et il lui était indifférent qu'il fût mort ou vivant.

"Plusieurs années se passèrent sans qu'il eût reçu de ses nouvelles et il conclut qu'il était mort.

"Cependant, Baptiste Latran, à son arrivée au lieu de déportation, avait été envoyé dans l'intérieur des terres, et c'est à cette dernière circonstance qu'il faut attribuer la non réception de ses lettres. Il passa dans le même endroit ses sept années d'exil. A l'expiration de son temps, fidèle à ce qu'il avait promis à sa mère, il revint après mille difficultés au Canada.

"Par un beau dimanche au soir du mois d'août 18**, Baptiste Latran entra dans le village St*** qu'il avait quitté honteusement huit ans auparavant. Le chemin qu'il avait à suivre passait devant le cimetière. Le cœur de Baptiste se gonfla en pensant aux souvenirs de son enfance.

"Il entra dans l'église. Le service du soir était terminé et l'assemblée des fidèles s'était dispersée, mais la porte était encore ouverte. Ses pas retentirent avec un son creux sous la voûte surbaissée, et le calme qui y régnait rendait sa solitude pénible.

"Il regarda autour de lui, rien n'était changé. Le lieu semblait plus petit qu'autrefois, mais il y avait le vieux monument qui avait fait l'admiration de son enfance, la petite chaire avec son cousin fané, la table de communion devant laquelle il avait tant de fois répété les Commandements, qu'enfant il avait oubliés.

"Il s'approcha du vieux banc. Il avait un aspect froid et désolé et le livre de prière n'y était pas. Peut-être que sa mère occupait un banc plus pauvre ou peut-être était-elle devenue infirme et incapable d'aller seule à l'église.

"Il n'osait s'avouer ses craintes. En s'éloignant, un frisson glacial le saisit et il trembla de tous ses membres.

"Un vieillard entra au moment où il allait sortir.

"Latran se recula, car il le reconnaissait bien. Plus d'une fois, il l'avait vu creuser des fosses dans le cimetière.

"Que dira-t-il au condamné libéré ?
"Le vieillard leva les yeux sur lui, souhaila le bonsoir et entra lentement.

"Il l'avait oublié.

"Il descendit la côte de l'église et traversa le village. Le temps était chaud, et les habitants étaient assis à leurs portes ou se promenaient dans leurs jardins en fumant tranquillement la pipe, jouissant de la sérénité du soir en se reposant des fatigues de la semaine. Plus d'un regard fut dirigé vers lui, et il jeta plus d'un coup d'œil lui-même pour voir si on le reconnaissait ou si on l'évitait. Dans presque toutes les maisons, il trou-

vait un ancien camarade d'école qu'il avait laissé un tout jeune homme, entouré de deux ou trois enfants. Parfois, il apercevait, assis dans un fauteuil, un vieillard faible et infirme, et dont il ne se souvenait que comme d'un robuste et laborieux ouvrier.

"Oui, tous l'avait oublié et il passa inaperçu. Le dernier rayon du soleil couchant était descendu sur la terre, jetant une riche clarté sur les moissons et allongeant les ombres des arbres des vergers, lorsque Baptiste arriva devant la maison qui avait abrité son enfance et qu'il désirait revoir depuis si longtemps.

"L'enceinte de palissades était basse, quoiqu'il se rappelât bien le temps où elle lui semblait élevée.

"Il regarda dans le jardin. Il était mieux cultivé et plus garni de fleurs qu'autrefois, mais on y voyait encore les vieux arbres sous lesquels il s'était reposé plus d'une fois, lorsqu'il était fatigué de jouer au soleil, et qu'il se sentait envahir par le doux sommeil de l'enfance.

"Il entendit des voix dans la maison et elles résonnaient étrangement à son oreille. Il ne les connaissait pas. Elles étaient trop joyeuses pour que sa mère fut là.

"La porte de la maison s'ouvrit. Un homme en sortit qui le saisit par le bras, le repoussant rudement en lui disant de passer son chemin.

"Le pauvre libéré jugea que dans ce lieu, il s'était bien des fois dérobé aux regards de son père. En le quittant il sanglotait et, dans son désespoir, il maudissait cette maison où il avait vu le jour.

"Tel était donc le retour dont la perspective l'avait si longtemps soutenu et pour lequel il avait tant souffert.

"Pas un regard bienveillant, pas un regard de pardon, pas une maison pour le recevoir, et cela dans son vieux village !

"Il sentit que, dans son exil, il s'était figuré sa terre natale comme il l'avait laissée et non comme il la reverrait.

"La triste réalité lui glaça le cœur et l'accabla. Il fit lentement quelques pas, évitant la grande route et entrant dans un champ qu'il connaissait bien ; puis, se jetant sur le gazon, il se couvrit la figure de ses mains.

"Il était là, en proie aux plus amères réflexions, lorsque, tout à coup, il entend un frôlement de vêtement près de lui.

"Il prêle une oreille attentive, lève la tête et aperçoit le corps d'un inconnu couché tout près de lui.

"Il l'examina attentivement. Ce corps était très cassé, la figure pâle et ridée et l'habit indiquait la dernière misère.

"Il paraissait très vieux, mais c'était plutôt par l'effet de la maladie ou de la débauche, que par celui des années.

"Ses yeux étaient creux et paraissaient fixés sur Baptiste.

"Celui-ci s'approcha de lui et recula d'un pas ou deux.

"—Laissez moi vous entendre parler ! lui dit-il en pleurant.

"—Eloignez-vous, s'écria l'étranger, je vous ai maudit !

"Le libéré s'approcha encore.

"—Eloignez-vous, s'écria-t-il de nouveau en jurant, je t'ai maudit, toi et ta mère.

"Et, à l'instant même, il se lève et, de son bâton, frappe le pauvre Baptiste à la figure.

"Celui-ci se précipita aussitôt en avant, saisit le vieillard à la gorge, mais le lâcha aussitôt.

"Le vieillard pousse un cri perçant, sa figure devient noire et il tombe mort aux pieds de Baptiste.

"Une des artères du cœur s'était rompue avant que son fils eût pu le relever.

"Car ce vieillard était Michel Latran, le père même du malheureux libéré.

"Cette mort est restée mémorable dans la paroisse et tous les environs.

"Le soir même on a vu, —le croiriez-vous,—le défunt apparaître devant la maison qu'il avait habitée avec sa famille, tenant des torches enflammées dans ses mains et vomissant le feu et la flamme par tout son corps.

"Ce spectacle s'est renouvelé plusieurs fois de suite, et aujourd'hui encore je frémis à la pensée de tout ce que j'ai vu et entendu et que j'avais toujours cru être des histoires et des contes de grand'mère.

"Souvent, au milieu de la nuit, on apercevait la maison toute illuminée et en feu, mais en approchant on ne voyait plus rien. Illumination et flamme, tout disparaissait comme par enchantement.

"J'ai même entendu,—et j'en tremble encore de frayeur,—oui, j'ai moi-même entendu dans cette maison des bruits de chaînes, des cris et des gémissements capables de faire mourir de peur tout autre qu'un brave de Chateauguay.

"Voilà comment le nom de la *Maison maudite* est restée à la demeure de Latran."

—Il y a dans tout cela un bel enseignement à tirer, n'est-il pas vrai, jeune homme ?

Mais, au même instant, la cloche annonçant l'arrivée du bateau à vapeur se fit entendre.

Je serre la main à mon vieil ami, le père Mathurin.

—A une autre fois la morale, lui dis-je, et quelques instant après, j'étais au quai pour recevoir celle que j'attendais.

A. G.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRE"

Lady Aberdeen est partie pour l'Angleterre. Elle sera de retour parmi nous dans le courant du mois de juillet.

Les six anarchistes, condamnés à mort pour avoir attenté à la vie du général Martinez Campos, en Espagne, ont été fusillés, la semaine dernière, à Barcelone.

Les journaux de Londres disent que le grand-duc Paul, frère du Tsar, sera bientôt fiancé à la princesse Maud, la plus jeune des filles du prince de Galles.

Les travaux du chemin de fer Québec Central avancent rapidement. Mille ouvriers sont maintenant sur la ligne, et l'on va, dit-on, en porter le nombre à trois mille.

Deux secousses de tremblement de terre se sont fait sentir dans le comté de Chateauguay. La seconde secousse, beaucoup plus forte que l'autre, s'est prolongé une minute environ, accompagnée d'un bruit sourd.

On organise un pèlerinage à Lourdes. L'initiative de cette entreprise est due à des personnes de Joliette, et l'on dit que, si elle réussit, M. le chanoine Racicot sera le directeur de ce pieux et magnifique voyage.

Cinq grands vaisseaux vont être prochainement construits, à Londres, pour l'établissement d'un service rapide entre le Canada et l'Angleterre. Ces navires auraient 572 pieds de long, 64 pieds de large et 30 pieds de tirant d'eau.

Le premier chemin de fer électrique inventé par un Français, M. Heilman, vient d'être mis en circulation sur la ligne de Paris à Mantes. La locomotive électrique marche avec une vitesse de quatre-vingts milles à l'heure.

Le clergé catholique et les ministres des différentes religions ont exhorté fortement, dimanche, leurs fidèles, à faire vacciner leurs enfants. La picotte se répandant d'une façon alarmante dans

les Etats-Unis, il est juste et raisonnable qu'on se prémunisse contre ce fléau.

Il n'y aura pas à Québec, cet été, vu le manque d'ouvrage et la mauvaise situation financière de quelques sociétés ouvrières, de procession le jour de la Fête du Travail.

Par contre, le 3 septembre prochain, on verra à Montréal, une des plus belles processions qui se soient encore faites à l'occasion de cette même fête.

L'anarchiste Henry a été guillotiné à Paris, dimanche dernier, à quatre heures dix du matin. La Faculté de Médecine ayant réclamé son corps, les docteurs chargés de l'examiner ont déclaré que le condamné a dû mourir de terreur avant que le couperet fatal ne lui ait tranché la tête.

Le MONDE ILLUSTRE va désormais réserver un coin de ses colonnes aux "tout petits," aux enfants si souvent oubliés dans le grand banquet intellectuel et littéraire. On se souvient toujours de ce qu'on a lu jeune, et les impressions ressenties par l'enfant qui lit se gravent dans sa jeune mémoire pour apparaître en traits brillants à toutes les pages du livre de la vie. Ils trouveront donc dans le petit coin que nous leur réservons, avec quelques instants de plaisir, le goût de la lecture, et les leçons charmantes d'une morale enfantine qui, nous en sommes persuadés, portera en eux de bons fruits pour l'avenir.

Très belle séance, mardi de la semaine dernière, au cercle Ville-Marie. L'assemblée présidée par l'Hon. Juge Loranger a écouté avec un grand plaisir la conférence de M. E. Saint-Jacques, étudiant en médecine, sur le cerveau et l'intelligence. MM. Bergevin et Mousseau ont su charmer leur auditoire par des déclamations fort belles et fort bien rendues. MM. Oscar Gladu et Arthur Brossard ont excité au plus haut point l'intérêt dans une discussion émouvante : "L'exécution du maréchal Ney est-elle justifiable ?" Quand à la partie musicale qui incombait à MM. Chalifoux et Lamontagne, elle a été digne de la partie littéraire. Cette soirée a été un succès : c'est une des plus intéressantes qu'ait encore données le cercle Ville-Marie.

La Fête-Dieu a été célébrée cette année, à Montréal, avec un grand éclat. Quatre évêques étaient présents à la superbe procession de la paroisse de Notre-Dame. Les rues étaient joyeusement décorées et un temps splendide favorisait merveilleusement la magnifique manifestation.

Mais c'est surtout à Saint-Henri et Sainte-Catherine que cette grande cérémonie a pris un caractère imposant. C'était pour la première fois que cette paroisse prenait l'initiative d'organiser une procession, et l'on peut dire que le coup d'essai a été un coup de maître. Il semblait que toute la population se fut donné le mot pour témoigner comme elle l'a fait les sentiments religieux si profondément gravés en elle. Un arc de triomphe superbe a été fort remarqué : hommage pieux des ouvriers du faubourg, élevé sur le passage du grand Ouvrier de l'univers.

PETITE POSTE EN FAMILLE. — G. A. Becher, Gladstone.—Reçu le portrait et vos notes sur le R. P. B. Nous les publierons prochainement.

Petit Roseau.—Votre poésie sera publiée aussitôt que possible.

Z. M., Contrecoeur.—Merci pour votre sonnet qui va être incessamment livré à l'impression.

L. T. de M., Montréal.—Nous avons reçu votre sonnet que nous soumettons à la rédaction.

"W. W. W."

Ces trois lettres étrangères disent assez clairement qu'il ne s'agit ici de rien de français.

En Angleterre, en Ecosse, en Irlande, bien des enfants les connaissent, ces trois lettres ; elles leur rappellent un ami cher et fidèle. Tous les mois, *Wee Willie Winkie* va vers chacun d'eux, donne de bons conseils, conte des histoires merveilleuses, apporte de belles images, organise des concours, distribue des prix, et de toutes ces têtes blondes forme une grande société de petits enfants.

Or, il y a quelque temps, un grand chagrin passa sur les petits anglais : *Willie Winkie* les quittait, *Willie* traversait l'océan, *Willie* allait demeurer au Canada !

Willie Winkie partit en effet, confia sa destinée aux flots amers, et aborda sain et sauf la rive canadienne.

Depuis qu'il est parmi nous, le joyeux *Willie* a fait des amitiés nouvelles ; sur la terre d'Amérique, on l'a reçu à bras ouverts. Mais le petit émigré a des amours fidèles ; chaque mois, après avoir rendu visite aux enfants canadiens, il repasse les mers et va porter aux enfants d'Europe les nouvelles du Nouveau-Monde. Le poète Miller n'avait pas rêvé d'aussi lointains voyages pour le gai latin qu'il a chanté.

Wee Willie Winkie est une revue enfantine, publiée par Lady Marjorie Gordon sous la direction de sa noble mère, la comtesse Aberdeen. Cette fleur du journalisme, transplantée de *Haddo House* à *Rideau Hall*, semble ne s'être pas mal trouvée de notre climat, car elle est entrée dans la quatrième année de son existence en élargissant ses feuilles, plus vivace que jamais.

Le magazine de Lady Marjorie non seulement s'adresse aux enfants,—ce qui ne le rendrait intéressant que pour eux,—mais il est de plus rédigé par des enfants,—et qui donc n'aime pas le style, charmant en sa naïveté, des tout petits ? Ses collaborateurs, ce sont ses abonnés. Chacun raconte son historiette, dit ses impressions, tourne son compliment ; d'aucuns font des vers, et plus ils sont maladroits, plus on les aime. Rien de plus gentil que ces lettres, ces articles, ces poésies, dont les auteurs ont vu six, dix ou douze printemps ! Une plume expérimentée rédige les conseils, propose les sujets de concours, apprécie les travaux. A part cela, tout ce qui n'est pas sorti de très jeunes têtes est proscrit ; la rédaction exerce sur ce point une surveillance sévère ; lettres, légendes, poésies doivent être accompagnées d'un certificat de la mère ou de l'institutrice, donnant l'âge de l'enfant et assurant que l'auteur n'a pas été aidé dans son travail. Sans doute, l'amour et l'orgueil des mères se rendent parfois coupables de pieuses fraudes ; mais, si dans quelques articles on voit les corrections du maître, plusieurs sont évidemment l'œuvre de véritables bébés, et tous portent l'empreinte enfantine.

Chaque fois que *Wee Willie Winkie* tombe sous ma main, avec sa belle couverture rouge, je l'ouvre. Ces petits cœurs battent sans remords, et ces petites têtes pensent sans peine ; leurs sentiments et leurs idées, naïfs et purs, reposent des lassitudes de la lutte. Je lis, et je crois avoir ces enfants sur mes genoux ; j'écoute leur babil et leur rire, je plonge mon regard dans l'azur de leurs yeux, et je ne sais quelle fraîcheur descend en mon âme.

Faut-il le dire ? J'éprouve un regret aussi : que n'avons nous, canadiens, une semblable revue, française et surtout catholique ? Le chant de ces petits anges ne peut être vraiment beau que s'il parle du ciel.

Quoi qu'il en soit, bienvenue à *W. W. W.* Il espère trouver au Canada des amis aussi fidèles qu'en Europe, et veut unir en une espèce de correspondance publique ceux-ci à ceux-là ; il a raison, comme le dit en vers un de ses collaborateurs, qui ne rime pas encore comme Shakespeare :

"He's right ; for in all countries,
Whatever be their names,
In hopes and fears, in play and tears,
All children are the same."

Dennis Ruthban



SALON DE 1894—SAINT-FRANÇOIS D'ASSISES AU LABOUR, TABLEAU DE M. CHARTRAN



SALON DE 1894.—LECTURE INTÉRESSANTE, TABLEAU DE M^{me} LEMAIRE



LAC SAINT JEAN : LA RIVIÈRE OUIATCHOUANICHE

Photo. Livernois



LAC TÉMISCAMINGUE.—LA FÊTE DIEU AUX PIEDS DES "QUINZE" : UN REPOSOIR

Photo B. Charron



MOISSON D'ÉPÉES

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère,
La Pucelle passa sur sa jument de guerre,
Et dit aux habitants :

“ Armez-vous et venez ! ”

Un échevin, suivi de vieillards consternés,
Lui répondit :

“ Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier, ils étaient ici : Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est orné de croix nauves. ”

Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria :

“ Venez donc, les vieux et les enfants ! ”

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :
“ Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc !
Mais nous n'avons même plus un couteau. ”

La Pucelle
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et quand elle eut prié :

“ Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?
— Je l'ai dit.
— Eh bien donc, allons au cimetière ! ”

Et la vierge, entraînant la foule tout entière,
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, monsieur Saint-Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle et soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'aide du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.

Alors Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement :

“ Armez-vous et venez !
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France. ”

FRANÇOIS COPPÉE.

JEANNE D'ARC

LA CAMPAGNE DE LA LOIRE

Sous l'impulsion de Jeanne, les soldats de Charles VII
se battent avec acharnement. En quatre jours, Orléans
est délivrée ; les Anglais, en moins d'une semaine, sont
chassés de leurs principales positions sur la Loire. . . .

Nous empruntons à M. Joseph Fabre, dont les ouvrages
sur Jeanne d'Arc sont si estimés, le récit de cette fa-
meuse Campagne de la Loire.

Le 26 mai 1489, le roi chargea le duc d'Alençon,
alors âgé de vingt quatre ans, de commander en
chef la campagne de la Loire, qu'on préparait sous
l'impulsion de Jeanne :

La femme du duc n'était pas contente.

— Jeannette, dit-elle, je crains beaucoup pour
mon mari. Il ne s'est racheté que d'hier d'entre
les mains des Anglais et il a fallu dépenser tant
d'argent pour sa rançon que je le prierais volon-
tiers de rester au logis.

A quoi Jeanne répondit :

— Madame, n'ayez crainte Je vous le rendrai
sain et sauf.

Ce qui eut lieu.

Le duc d'Alençon dans sa déposition faite en
mai 1456, a conté comment Jeanne fut son meil-
leur conseil, le sauva de la mort et décida les vic-
toires.

La première attaque portée sur Jargeau, où Sul-
folk s'était retiré après la levée du siège d'Orléans.
Une garnison d'élite défendait la place. Elle fit
une brusque sortie qui déconcerta les Français. Ils
commençaient à lâcher pied lorsque Jeanne, éle-
vant son étendard, leur cria :

— Sus, amis ! Ayez bon cœur. Nous les surmon-
terons. Et elle-même se jeta au fort de la mêlée.
Tous l'imitèrent si bien que, la nuit même on put
s'établir dans les faubourg de Jargeau.

Le lendemain, Jeanne somma les Anglais de se
retirer.

— Sortez et vous aurez la vie sauve ! ”

Ils refusèrent. Aussitôt, canons et bombardes
de tirer sur la ville. Dès la première brèche faite
au mur, Jeanne fit sonner les trompettes et cria :

— En avant, gentil duc, à l'assaut ! ”

Le duc hésitait, les autres capitaines hésitaient
aussi, à cause du grand nombre des défenseurs de
Jargeau.

— Ne craignez aucune multitude, dit Jeanne, et
assaillez ces Anglais. Dieu conduit notre œuvre.
Si je n'en étais sûre, croyez-le bien, je préférerais
garder mes brebis que de m'exposer à tant de con-
tradictions et de périls.

— Mais, dit le duc, c'est trop tôt commencer
l'assaut.

— Ne doutez point. C'est l'heure. Il faut beso-
gner quand Dieu veut. Travaillez et Dieu travail-
lera.

Et, toujours gaie, elle ajouta :

— Ah ! gentil duc, as-tu peur ? Tu sais bien que
j'ai promis à ta femme de te ramener.

L'assaut commença, terrible. De tous côtés, les
Français arrachaient les palissades, comblaient les
fossés, escaladaient les murs. De tous côtés, les
Anglais faisaient pleuvoir des boulets, renversaient
les échelles, massacraient les assaillants.

A un certain moment, Jeanne dit à d'Alençon :

— Gentil duc, retire-toi d'où tu es ; sinon, il y a
là bas une bouche à feu qui va t'envoyer la mort.

Le duc l'écouta. Peu après, le seigneur de Lude
était tué par un boulet à cette même place.

On lutta depuis quatre heures, lorsque Jeanne
monta elle-même sur une échelle, l'étendard à la
main, au point où la défense était la plus âpre.
Mais voici qu'une grosse pierre, roulée du haut de
la muraille, vient frapper son casque et la renverse
dans le fossé.

On la croyait morte, quand elle se releva en
criant :

— Sus ! sus, amis ! Notre sire a condamné les
Anglais ; ils sont nôtres à cette heure.

Et tous de redoubler d'ardeur. Devant l'impé-
tuosité des Français, rien ne tient. La ville est
prise et Suffolk prisonnier.

Il entra dans l'instinct de Jeanne, comme dans
le génie des grands capitaines, d'incliner toujours
aux prompts mouvements, où l'agilité supplée au
nombre et l'emporte de haute lutte.

Jargeau pris, elle dit :

— Maintenant, allons voir les Anglais de Meung.

On y alla et, après une vigoureuse attaque, on
prit d'assaut le pont de Meung, que les Anglais
s'étaient plu à fortifier.

Maîtresse de ce point important, l'armée alla sur
Beaugency. La garnison évacua la ville et se re-
trancha dans le château. Mais, au bout de vingt-
quatre heures, le château assiégé dut se rendre.

Il était évident qu'une grande bataille allait s'en-
gager.

Pourtant, les Français répugnaient à affronter
les Anglais en rase campagne, ils se souvenaient
de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt ; ils redoutaient
l'habileté stratégique des Anglais.

— Jeanne, combattons-nous ? demanda le duc
d'Alençon.

— Avez-vous de bons éperons ? répondit Jeanne.

— Qu'est-ce dire ? Nous tournerons donc le dos ?

— Non, reprit-elle, ce sont les Anglais qui fuie-
ront, et il faudra de bons éperons pour les pour-
suivre.

Quelques gens du roi hésitaient encore.

— En nom Dieu, s'écria Jeanne, chevauchez har-
diment contre les Anglais. Quand ils seraient
pendus aux nues, nous les aurons.

On les eut en effet. Le fier Falstaff se résigna
à fuir. Le grand Talbot chercha en vain la mort
et fut pris.

A la vue des milliers de cadavres qui jonchaient
la plaine, Jeanne pleurait.

Danis va maintenant nous dire ce qui suivit
cette brillante campagne, commencée le 11 juin
et finie le 18 :

A la suite des victoires remportées au bord de
la Loire, le conseil voulait que le roi allât en Nor-
mandie, et non à Reims. Mais la Pucelle fut tou-
jours d'avis qu'il fallait aller à Reims pour le sacre.
Comme raison de son opinion, elle disait qu'une
fois le roi sacré et couronné, la puissance de ses
adversaires irait toujours en diminuant, et que,
finalement, ils ne pourraient nuire au royaume ni
à lui. Tout le monde finit par se ranger à l'avis
de Jeanne.

Le premier arrêt eut lieu devant la ville de
Troyes. Charles délibéra avec les seigneurs de sang
royal et les autres chefs de guerre, pour aviser si
on resterait devant la ville et l'assiégerait, ou s'il
serait expédient de passer outre. Le conseil était
divisé lorsque la Pucelle survint et dit :

— Gentil dauphin, ordonnez à vos gens d'assiéger
la ville de Troyes, et ne perdez pas le temps à dé-
libérer ; car, en nom Dieu, avant trois jours, je
vous introduirai dans la place, de gré ou de force ;
et grande sera la stupefaction de la fausse Bour-
gogne.

Cela dit, Jeanne s'en vint dans le camp, dressa
ses tentes près du fossé et fit de si merveilleux
préparatifs que tant n'en auraient pu faire deux
ou trois hommes de guerre des plus expérimentés
et renommés. Tel fut son bon labeur pendant cette
nuit que, le lendemain, l'évêque et les bourgeois de
Troyes donnèrent leur obéissance au roi, tout fré-
missants et tout tremblants. . . .

La ville de Troyes ayant fait sa soumission, le
roi alla à Reims.

JOSEPH FABRE.

PAGES NOUVELLES

Sous le titre : *Feuillets militaires, Italie 1852-1862. notes et correspondances du général de Bailliencourt*, on nous signale l'apparition d'un livre auquel les circonstances actuelles donneront un intérêt tout particulier. Après avoir commandé un régiment de l'armée d'occupation à Rome, le général de Bailliencourt fut, à la suite de la guerre d'Italie, nommé commandant supérieur à Turin. Il a eu dans ces deux postes l'occasion d'étudier l'esprit du pays, d'assister à la préparation de cette dangereuse unité italienne. Ces souvenirs sont entremêlés d'anecdotes, de lettres très intéressantes.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en empruntant à ce nouvel ouvrage un récit sur les fêtes de Rome dans les années qui précédèrent la guerre d'Italie :

FEUILLETS MILITAIRES

Les fêtes de Rome ont un cachet familial très
particulier ; il y a toujours quelque chose de joyeux
et d'aimable dans la façon de procéder.

Ainsi, l'annonce de l'année ecclésiastique est
faite par les pifferari, qui descendent des monta-
gnes de la Sabine et se chargent d'en célébrer l'ou-
verture par leurs chants, mêlés aux accords de la
cornemuse.

Tous les échos de Rome sont éveillés dès l'aube ;
pas un boutiquier qui ne fasse sa neuvaine devant
l'image de la madone appendue aux murs de son
échoppe ou dans la pièce principale de la maison.
Ces manifestations touchantes donnent à la ville
papale un aspect très spécial, complété par le nom-
bre toujours croissant des pèlerins, touristes, ar-
tistes et amateurs d'antiquités.

Dans un pareil cadre, les solennités religieuses
saisissent l'âme ; elles donnent même aux hérétiques
le regret de ne pas appartenir à une religion
qui inspire un culte si touchant.

Le plus majestueux spectacle de Rome est celui
de la bénédiction *Urbi et Orbi* que le Pape donne
trois fois par an, avec une pompe imposante. Ce
souvenir restera d'autant mieux gravé dans ma
mémoire qu'il y est fixé par l'impression d'une
aventure assez originale, dont je fais bien malgré
moi le héros :

La vaste place de Saint-Pierre présentait, ce
jour-là, un admirable spectacle. Le général en
chef et son état-major était entouré des troupes
françaises, massées au centre, un large passage
avait été ménagé pour la circulation. Les profon-

deurs de la colossale enceinte regorgeaient d'une population bariolée ; tout le pourtour était envahi par des équipages somptueux, les paysans du Transtévère et de la campagne romaine, ou descendus des montagnes de la Sabine, mettaient la note éclatante de leurs pittoresques costumes, groupés avec l'art inhérent à toute nature italienne, au pied du colossal monolythe rapporté d'Héliopolis par Caligula. Le pontife venait de paraître au balcon de la *loggia*, sa main se levait pour bénir, et les accents de la voix papale, sonores et pénétrants, traversaient déjà l'immensité de la place où le silence s'était fait comme par magie. Le 40^e de ligne avait été choisi ce jour-là pour fournir le service d'honneur. A ce moment solennel, je me retourne pour commander selon l'usage : " Genoux, terre ! " On a bien voulu me reconnaître une assez belle voix de commandement ; sous quelle impression prit-elle un développement inaccoutumé ? je l'ignore ; toujours est-il que sur ces mots, lancés avec éclat et accompagnés d'un geste énergique de mon sabre, les Romains, pris d'une panique inouïe et convaincus que mille fusils vont s'abaisser pour les foudroyer, se sautent à toutes jambes, se bousculant dans toutes les directions ; il y eut maintes chutes, forces bourrades, je restai ahuri !...

Il fallut un certain temps pour reconnaître l'erreur, rétablir l'ordre et achever la cérémonie. Sur le visage de Pie IX, au milieu de l'irradiation céleste que revêtait la cérémonie en semblable circonstance, on vit poindre (m'a-t-on dit), un sourire... humain !... Quelque temps après, ayant eu la faveur de rencontrer le Saint-Père, je fus abordé par lui et, comme honteux encore de cette aventure, je cherchais à lui en exprimer mes regrets ; me mettant la main sur l'épaule avec un geste de paternelle bonté :

— Je sais reconnaître mes brebis, me répondit-il, même quand elles prennent la voix du loup.

J'avais le bonheur de me trouver souvent sur le passage du Souverain-Pontife, qui dirigeait volontiers ses promenades du côté de Ponte-Molle et de la Farnésina, sur le Champ-de-Mars où je fis si souvent manœuvrer mon régiment. Alors, je lui faisais rendre des hommages spéciaux, les troupes rangées en ligne s'agenouillaient, la voiture pontificale passait lentement aux pas de ses chevaux noirs, s'arrêtant parfois et, lorsque la voix du saint pontife s'élevait pour bénir, les tambours battaient aux champs, l'attitude du plus profond respect s'imposait d'elle-même à tous les soldats.

Sa Sainteté m'avait su beaucoup de gré de ces hommages spontanés ; je n'y avais nul mérite, car le caractère de Pie IX était la séduction même, portant l'empreinte d'une mansuétude attachante reflétée par ses paroles. Nul mieux que lui ne trouvait le mot qui va à l'âme ; on aurait pu croire qu'il pressentait l'avenir réservé à ces étincelles de bonté tombées dans le cœur de ceux qui l'écoutaient.

Personne n'a été persécuté autant que le saint pontife ; en revanche, jamais une autre cause n'a provoqué d'aussi passionnés dévouements.

Général DE BAILLIENCOURT.

DEUX PÈRES



A mère était veuve. C'était une ouvrière honnête qui travaillait pour élever son enfant, gamine de quatre à cinq ans, jolie à ravir, espiègle, caressante et riieuse, comme une enfant heureuse qu'elle était.

Sur ce palier du cinquième étage, la porte qui faisait face à celle de Mme Etienne et de sa petite Julie, qu'elle

appelait ordinairement Lillie, était celle d'un logement habité par deux frères, ébénistes de leur état et célibataires par goût ou par hasard—on ne savait.

Un de ces jours de grande chaleur où on laisse les portes ouvertes pour établir des courants d'air, la gentillesse de Lillie attira l'attention des deux

frères qui n'étaient déjà plus de la première jeunesse et adoraient les enfants en leur qualité de vieux garçons qu'ils allaient être. Il résulta de cela une sorte d'intimité entre la veuve et ses voisins. On se rendit réciproquement de petits services : on fit ensemble la partie le dimanche, si bien qu'un jour l'aîné des deux frères dit à l'autre :

—Il faudrait un père à cette enfant-là.

—C'est mon avis.

—Est-ce que tu trouverais mauvais que je demande la mère en mariage ?

—Pourquoi ça ? J'y avais songé pour moi-même ; mais puisque tu as parlé le premier, suis ton idée. Seulement, tu me laisseras voir Lillie autant que je voudrai. Je l'aime cette gamine-là autant que si elle était la mienne.

—Parbleu ! tu vivras avec nous.

Cela convenu, les deux frères firent leur toilette des grands jours et se rendirent chez Mme Etienne, qu'ils trouvèrent au lit, bien malade. Elle avait couru la veille pour reporter de l'ouvrage en retard, le froid en rentrant l'avait saisie et, après une nuit fiévreuse, elle ne pouvait pas se lever.

Elle pria ses voisins d'appeler un médecin ; ce n'était pas l'heure de parler mariage.

Une fluxion de poitrine emporta la pauvre femme en dix jours.

Grâce aux deux frères, on ne la conduisit pas à l'hôpital, et jusqu'à sa dernière heure elle put voir sa petite Lillie qu'elle leur recommanda.

Ils jurèrent de ne pas abandonner l'enfant.

L'enterrement fini, ils prirent la petite et, tous les deux, l'embrassant, se dirent en même temps : si tu veux, nous ne nous marierons jamais.

Ils louèrent un logement à Vincennes, pour que Lillie fût en bon air et qu'on pût souvent la promener au bois. Ils étaient très fiers de leur fille d'adoption. Quand des gens s'arrêtaient pour la regarder et demandaient dans une causerie de rencontre : *quel est le père ?* ils répondaient : tous les deux.

Lillie semblait les aimer également. Elle les appelait : oncle Jacques et oncle Jean. Lequel eût-elle nommé : *Père ?*

Ils la mirent à l'école, dans une vraie institution libre, comme une demoiselle. Ils la conduisaient le matin, la reprénaient le soir, et Lillie grandissait entre ces deux affections sans s'apercevoir qu'il lui manquait père et mère.

Elle leur coûtait gros, cette petite ; mais bah ! on n'allait plus au café et l'on travaillait un peu plus. Les heures supplémentaires étaient pour les plaisirs et la toilette de mademoiselle.

Quand elle eut quinze ans, elle demanda à rester à la maison, ce dont les deux frères furent enchantés. Quelle charmante petite ménagère ils avaient là ! et avec quelle joyeuse tendresse accueillait-elle leur retour chaque soir ! Dire que l'enfant gâtée n'abusait pas quelquefois de leur faiblesse serait invraisemblable, mais quand elle savait leur faire un plaisir, elle aurait eu remords d'y manquer.

Deux années passèrent si vite pour les uns et pour les autres que le jour où les deux hommes apportèrent le gâteau et le bouquet de fête pour l'anniversaire de naissance de Lillie, tous s'écrièrent :

—Dix-sept ans ! est-ce donc possible ? Mais oui, c'était possible.

Jacques et Jean y songèrent si bien qu'ils en devinrent soucieux.

Ce fut le plus jeune qui dit un soir à l'autre :

—Sais-tu que Lillie embellit tous les jours.

—Eh ! oui, je le sais bien ! Et les autres le savent bien aussi. Il doit y avoir bon nombre d'amoureux qui rôdent par ici autour d'elle.

—Et un de ces jours, l'un d'eux nous la prendra, c'est sûr.

—Pauvre petite !

—Où ! Si elle allait tomber sur un mauvais mari.

Oh ! je tuerais celui qui la rendrait malheureuse ! Il y aurait un moyen sûr d'empêcher ça... .

—Ah ! fit le frère aîné sans rien ajouter à son exclamation.

—Et puis, reprit l'autre, songe comme ça sera triste pour nous le départ de Lillie... ne plus la voir trotter entre nous deux comme une chatte calme, ne plus l'entendre chanter quand on arrive du travail, ne plus manger de cette bonne cuisine

à laquelle elle sait donner un goût si succulent que, toi et moi, nous en avons pris de la gourmandise.

—Il y a longtemps que je songe à tout ça, mon pauvre Jean.

—Faudrait en finir.

—Voyons ton moyen.

—Ce sera bien simple si ça te va. Je l'épouserai avant qu'elle ait un amoureux.

—Hein ?... .

Le frère aîné était debout, presque menaçant.

—Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ?

—Moi aussi, j'avais songé à ce moyen là... je voulais toujours t'en parler, mais je recalais.

Pourquoi ça ?

—Parce que je voulais Lillie pour moi-même ?

Les deux frères se regardèrent un instant assez peu fraternellement ; puis, le plus jeune :

—C'est comme pour la mère autrefois. Te souviens-tu, Jacques ?... je te l'ai cédée. A ton tour, cède-moi Lillie. Tu es plus vieux que moi de trois années.

—Ce qui n'empêche que tu ne sois pas jeune.

Un chant, venant du bas de l'escalier, monta. Lillie revenait de faire ses petites provisions de ménagère qui lui avaient pris beaucoup de temps ce jour-là.

—Ecoute, dit Jean rapidement, il ne faut pas que l'enfant qui a fait notre bonheur jusqu'à présent soit une cause de désespoir entre nous. Sa volonté d'abord : elle choisira.

—Soit, dit l'autre ; c'est trop juste.

Lillie entra, prit chacun des deux hommes par le cou, les embrassa, et tirant une chaise entre eux :

—J'ai à vous parler sérieusement.

Comme le visage de l'enfant restait joyeux, ils ne s'inquièrent pas

—Je voudrais me marier.

—Nous en causons, Jean et moi.

—Mais vous ne me trouviez pas d'époux ?

—Si fait... tu nous aimes bien, dis ?

—Comme père et mère à la fois.

—C'est pourquoi nous voulons te proposer de choisir entre nous deux.

—Pourquoi choisir ?

—Pour te marier.

La jeune fille partit d'un éclat de rire si franc, si joyeux, si prolongé, que les deux frères en demeurèrent abasourdis. Puis, essayant les larmes que le rire lui avait jetées aux paupières :

—Voyons, mes oncles, je vous ai dit que je voulais vous parler sérieusement ; il ne faut pas plaisanter. J'ai un amoureux.

Ni l'un ni l'autre ne répondirent.

—Il ne faut pas que cela vous fâche ; c'est pour le bon motif, et dès demain il viendra solliciter votre consentement à mon mariage avec lui.

—Comme ça... tout de suite ?

—Oh ! il y a déjà longtemps qu'il a le mien.

Il a de la conduite et travaille : voilà qui lui assure le vôtre. Il est jeune, il est beau et il m'adore : voilà ce qui lui a valu ma promesse d'amour.

—Et nous, Lillie ?

—Vous, puisque vous êtes mes pères, il faudra vous contenter d'être un jour grands papas !

CAMILLE BIAS.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre les punaises.—Prenez purement et simplement du savon ordinaire et mastiquez en avec soin toutes les fentes de votre lit où se peut nicher ce bicho aussi désagréable que répugnant ; bien promptement il aura disparu de votre couche et vous pourrez goûter tranquillement un sommeil réparateur que je vous souhaite, agrémenté des rêves les plus agréables.

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; *les Lettres d'un étudiant*, 10c ; *les Farces de Piron*, 10c ; *les Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c G. A. et W. Damont libraires, 1826, rue Sainte Catherine.

NOTES ET FAITS

Mots de la dernière heure

Sentant sa fin approcher, Scarron, qui depuis de longues années était accablé de maux, dit à ceux qui l'entouraient et qui paraissaient affligés : " Ne me plaignez pas. Plus de goutte, plus de rhumatisme, plus d'insomnie ; je vas enfin me bien porter."

* * * *

Variétés mystiques

Dans un volume publié au XVII^e siècle, sous le titre de *Parnasse séraphique*, par R. P. Marciol de Brive, capucin, nous trouvons ce qui suit :

Epigramme sur l'enfant Jésus balayant la chambre de sa mère

Pourquoi balayez-vous une maison si pure,
Seigneur, puisqu'elle est sans ordures ?
Vous employez en vain votre sainte ferveur.
S'il vous plaît, bon Jésus, d'exercer cet office,
Tenez, la maison de mon cœur
Vous donnera de l'exercice.

* * * *

Pasquinades

Chacun sait que jadis, à Rome, on avait coutume de prêter à une ancienne statue, dite de Pasquin, des réflexions satiriques sur les hommes et sur les événements : d'où est venu le terme de *pasquinades*.

Certain jour, pendant le règne d'un pape dont la conduite, à tort ou à raison, semblait donner motif à quelque blâme, l'on trouva sur la statue de Pasquin cette question : " Quel est le superlatif qui n'a pas de positif ? "

Et le lendemain cette réponse : " C'est le pape, que l'on qualifie *très saint*, quoique souvent il ne soit rien moins que *saint*."

* * * *

Variétés parlementaires

A l'une des premières séances de l'Assemblée constituante, comme il s'agissait d'élire le président, Mirabeau prit la parole pour indiquer à ses collègues les conditions de caractère et de talent que devait offrir celui qui serait appelé à l'honneur de présider l'Assemblée ; il s'exprima de telle manière qu'il était impossible de ne pas le reconnaître lui-même dans le portrait qu'il venait de tracer ; aussi M. de Talleyrand dit-il, assez haut pour être entendu de ceux qui l'entouraient : " Il ne manque qu'un trait à ce que vient de dire M. de Mirabeau : c'est que le président doit être marqué de la petite vérole."

* * * *

Madame Bonaparte

Toujours à propos de Napoléon I^{er}, qui est si à la mode.

Mme Lœtitia, la mère de l'empereur, n'éprouvait aucun enthousiasme à jeter l'argent par les fenêtres. Longtemps pauvre, n'ayant eu de 1790 à 1799 que 1,500 francs de rente pour soutenir sa modeste maison et nourrir ses trois filles, Caroline, Elisa et Pauline, elle était douée d'un certain esprit de prévoyance.

En 1809, le 2 janvier, la princesse Pauline vint la voir.

— Madame, l'empereur m'envoie vous faire une question.

— Laquelle ?

— Combien avez-vous dépensé, hier, en fait d'étrennes ?

— Ma fille, juste 3,255 francs.

— 3,255 francs ! Mais je vous avais remis de la part de mon frère 30,000 francs pour faire des largesses ! Est-ce que vous comptez placer cette somme ?

— Mon Dieu ! oui, Paulette.

— Mais pourquoi faire ?

— Pourquoi faire ? Pour donner un jour du pain à tous les rois et à toutes les reines qu'on a faits dans ma famille !

L'histoire a prouvé que l'Agrippine d'Ajaccio n'avait pas tort.

LE CHEROUB.

LE COIN DES ENFANTS

AUX PETITS ENFANTS

Enfants, que chacun veut choyer,
Vers qui vont les pures tendresses,
Vous apportez mille promesses
De bonheur à notre foyer.

Soyez nos anges tutélaires,
Chers petits êtres innocents,
Vous dont les regards caressants
Font la félicité des mères.

D. M.

LE MIROIR

Berthe était d'un caractère vif et emporté. Sa bonne mère l'exhortait souvent à la modération, mais Berthe ne se corrigeait point.

Un jour, elle était assise près de sa table de travail ; devant elle, se trouvait placé un joli vase plein de fleurs. Un de ses frères le toucha et le renversa par mégarde. Le vase fut brisé. A cette vue, Berthe se leva transportée de colère ; ses yeux étincelaient de fureur, les veines de son front se gonflaient, tout son visage était bouleversé.

Au même instant, sa mère lui mit subitement un miroir sous les yeux. Berthe recula d'épouvante à la vue de ses propres traits ; sa colère tomba et elle se mit à pleurer.

— Vois-tu, maintenant, lui dit sa mère, combien la colère est hideuse et comme elle enlaidit la figure humaine ! Si tu continues à être aussi irascible, cette expression hideuse, qui vient de t'effrayer toi-même, deviendra peu à peu l'expression habituelle de ton visage, qui perdra tous ses charmes et tous ses agréments.

Berthe prit cette leçon à cœur, et depuis ce moment fit tous ses efforts pour vaincre sa colère ; elle devint aussi douce et modérée qu'elle avait été vive et emportée, et cette douceur donnait à sa figure un charme irrésistible.

L'excellente mère disait bien souvent :

— Il en est de tous les vices et de toutes les vertus comme de la douceur et de la colère :

On peut voir sur nos traits ce qui se passe en nous,
Le vice les rend durs, la vertu les rend doux.

LA ROBE NEUVE

Mme de Thalheim venait de faire présent à sa fille, pour les fêtes de Noël, d'une robe neuve de satin bleu de ciel. Le tailleur vint l'apporter la veille dans la soirée. La jeune Apolline l'essaya aussitôt pour voir si elle était bien faite, et, à son grand plaisir elle lui allait parfaitement.

En comptant l'argent pour payer le mémoire, Mme de Thalheim dit :

— Il fait un froid terrible ce soir. Apolline, va chercher à Monsieur un petit verre de notre excellent ratafia ; tu le trouveras dans l'armoire de la petite chambre là-bas. Tu prendras une lumière, car il fait déjà noir.

Apolline revint apportant une bouteille, versa au tailleur de la liqueur, et resta poliment en face de lui pour en verser une seconde fois. Mais, aussitôt après en avoir pris une gorgée, le pauvre tailleur, saisi d'effroi la jeta bien vite.

Apolline avait été trop paresseuse pour se donner la peine d'aller allumer la chandelle, et au lieu de ratafia elle avait mis la main sur une bouteille d'encre. Sa belle robe de satin se trouva semée de nombreuses taches d'encre, de telle sorte qu'il était impossible de la mettre. La pauvre demoiselle pleurait à chaudes larmes ; mais sa mère lui dit :

— Voilà ce qui arrive toujours quand on se montre désobéissante ; tu iras demain à l'église avec la robe que tu portais les autres dimanches, et tu n'en auras pas de nouvelle avant un an.

Son père, qui entra au même instant fit encore sur cet accident une réflexion très judicieuse.

— L'insensée dit-il qui préfère l'obscurité à la

clarté et l'ignorance aux lumières, doit reconnaître ici la vérité de ce vieil adage :

Une cervelle vide, une maison obscure,
Ne peuvent amener que fâcheuse aventure

L'ANNEAU MAGIQUE

Un commerçant nommé William avait entrepris un voyage dans d'autres parties du monde, où, à force d'activité et d'intelligence, il parvint à se créer une fortune considérable. Au bout d'un certain nombre d'années il retourna dans sa patrie.

En débarquant dans sa ville natale, il apprit que ses cousins et ses cousines se trouvaient tous réunis à un joyeux banquet qui avait lieu ce jour-là même dans une maison de campagne fort peu éloignée. Il y courut avec tant d'empressement, que, dans la joie de son cœur, il oublia de faire sa toilette, et partit avec son costume de voyage, qui s'était terriblement détérioré pendant le long trajet sur mer.

Lorsqu'il se présenta dans ce salon tout resplendissant de lumières, ses cousins et ses cousines le reconnurent à l'instant même ; mais ils témoignèrent peu de joie à le revoir, parce que son habit rapé leur faisait présumer qu'il revenait pauvre.

Un jeune nègre qu'il avait amené avec lui, et qui était témoin de la froideur de cet accueil, fut si irrité contre la famille de son maître, qu'il ne put s'empêcher de dire à celui-ci :

— Il faut que ce soient de bien mauvaises gens, puisqu'ils ne montrent pas plus de satisfaction de revoir un de leurs proches parents après une si longue séparation.

— Un moment de patience, lui répondit le maître à voix basse : tu les verras bientôt changer de ton et de manières.

Il mit à son doigt un gros diamant qu'il avait dans sa poche ; l'éclat de ce diamant frappa tous les yeux, et soudain tous les visages s'épanouirent ; et chacun de s'approcher avec le plus aimable empressement autour du cher cousin William. L'un lui secouait la main, l'autre l'embrassait, tous se disputaient l'honneur et le plaisir de le recevoir et de lui offrir leurs services.

Le nègre ouvrait de grands yeux et ne pouvait revenir de son étonnement.

— Est-ce que cet anneau possède la vertu d'enchanter les gens ? demanda-t-il à son maître.

— Non, répondit William ; mais la simple vue de cette bague de diamant, qui vaut plusieurs milliers d'écus, leur fait voir que je suis riche, et chez eux les avantages de la fortune passent avant tout.

— O les aveugles mortels, s'écria le nègre avec feu, ce n'est donc pas un anneau magique, mais la cupidité et l'avarice qui les ont ensorcelés ! Est-il possible qu'un peu de métal jaune et quelques cailloux transparents aient plus de pouvoir sur leur cœur que la présence d'un homme estimable et vertueux tel que mon bon maître !

C'est d'être aveugle et plein d'une coupable erreur,
Que de préférer l'or aux qualités du cœur.

NOUVELLES A LA MAIN

Dans l'église d'un village, les hommes sont séparés des femmes. A un moment, le prédicateur, interrompu dans son prône par le bruit des conversations, réclame un peu d'attention et de recueillement.

Alors une femme se lève :

Ce n'est pas de not'côté, m'sieu le curé.

— Tant mieux, répond en souriant le vieux prêtre, ce sera plus tôt fini.

* *

Aménités conjugales :

— Je t'en prie, mon cher Edmond, achète-moi cette toilette ?

— Mais, ma bonne amie, c'est la troisième depuis deux mois, et nous revenus s'opposent à...

— Oh ! tu me feras mourir ! et tu verras que mon enterrement coûtera plus cher qu'une robe.

— Sans doute, mais, du moins, ce sera une robe que tu pense une fois faite.

CHOSSES ET AUTRES

—L'Allemagne est le pays qui produit le plus d'encre à écrire.

—Au Bengale, les cultivateurs font trois récoltes par année ; la principale, celle du riz tardif, se fait en décembre.

—Les moulins de Minneapolis produisent à présent 23,000 barils de farine par jour.

—On entretient, dans les Indes, un feu sacré qui brûle depuis trois siècles. On l'attise cinq fois par jour de bois de sandal et d'autres bois odorants.

—On évalue à treize millions le nombre des victimes des tremblements de terre, depuis l'époque où l'on commença à écrire l'histoire du monde jusqu'à ce jour.

—Un statisticien patient et original a calculé qu'un homme qui se rase à partir de dix ans et qui arrive à soixante-dix ans, se coupe environ 35 pieds de barbe dans sa vie. Allez donc vérifier cela !

—Dans beaucoup d'usines allemandes il est défendu aux femmes de porter des corsets pendant les heures de travail. Le corset est un instrument de torture qui fait chaque année de nombreuses victimes.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie.
Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT

—Le Vatican est muni de téléphones, de phonographes et de lumière électrique. On se propose maintenant de faire construire un élévateur qui conduira les visiteurs jusqu'au dôme de Saint-Pierre.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET.
19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

VALLET

—On calcule que dans le monde entier 28,000 hommes et 100,000 femmes environ se dévouent à l'œuvre des missions avec une abnégation admirable, se dépensant en faveur des sauvages et des barbares, les instruisant dans la foi, recueillant les orphelins, exerçant les œuvres de charité, d'instruction et d'éducation, par amour pour Dieu, n'obtenant souvent comme récompense que le martyre, les maladies, la persécution.

QUINUM LABARRAQUE
VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre.
EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARM.

LE JEU DE DAMES

Il nous fait plaisir de communiquer à nos lecteurs la nouvelle suivante, adressée au *Monde Illustré*, par l'aimable correspondant français, M. G. Beudin :

Paris, 3 mai 1894.

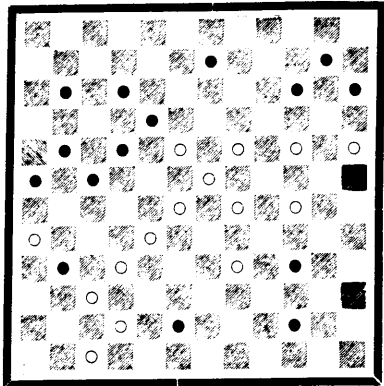
Messieurs,

Vous seriez bien aimables de prévenir les amateurs du Canada qu'un grand match international de Dames aura lieu à Paris les 12, 13, 14 et 15 août prochain. Le droit d'entrée pour chaque joueur est de 20 francs. Deux parties à la Polonoise seront jouées avec chaque concurrent sur le damier de 100 cases, 20 pions contre 20 pions. Quatre cent francs de prix sont maintenant assurés et des dons sont demandés à divers personnes. Le meilleur accueil sera fait à tous les amateurs étrangers qui voudront bien y prendre part. Les amateurs canadiens ayant un voyage d'affaires ou autre à faire en France pourraient choisir ce moment afin de se mesurer avec les maîtres Français, Belges, Hollandais, Suisses, etc.....
Cordialement à vous.

GASTON BEUDIN,
49, rue Thiers,
Billancourt,
(Seine) France.

PROBLÈME No 142

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal
Noirs—15 pièces



Blancs—15 pièces

PARTIE DE DAMES

jouée par correspondance entre MM. J. B. Hamelin, de Biddeford, Maine, et Arthur Ladouceur, de Ste-Cunégonde, de Montréal.

Les deux premières colonnes appartiennent aux blancs. Nos lecteurs comprendront facilement que la première colonne des Noirs est la réponse à la première des blancs et ainsi de suite.

Blancs		Noirs	
M. Ladouceur	M. Hamelin	M. Ladouceur	M. Hamelin
45 à 39	50 à 49	27 à 34	31 à 24
51 à 45	49 à 38	22 à 27	18 à 24
57 à 51	53 à 47	16 à 22	29 à 35
62 à 57	60 à 53	11 à 16	35 à 48
68 à 62	53 à 42	5 à 11	24 à 29
48 à 42	47 à 41	25 à 31	29 à 36
53 à 48	42 à 29	20 à 25	23 à 47
60 à 53	52 à 41	13 à 20	28 à 35
65 à 60	41 à 28	8 à 13	34 à 23
71 à 65	58 à 52	2 à 8	23 à 28
44 à 38	63 à 58	26 à 33	17 à 23
39 à 26	59 à 53	20 à 44	11 à 17
49 à 38	64 à 59	25 à 32	13 à 20
38 à 25	43 à 37	31 à 20	30 à 36
46 à 39	37 à 32	29 à 36	36 à 42
42 à 29	55 à 49	24 à 35	20 à 25
48 à 41	39 à 33	35 à 48	23 à 29
54 à 41	49 à 44	23 à 29	16 à 23
51 à 46	46 à 40	16 à 23	17 à 24
58 à 51	52 à 47	10 à 16	25 à 31
64 à 58	58 à 52	3 à 10	29 à 36
70 à 64	45 à 39	18 à 24	23 à 29
60 à 54	50 à 45	12 à 18	28 à 34
66 à 60	39 à 28	6 à 12	22 à 46
72 à 66	52 à 39	20 à 26	7 à 13
56 à 49	33 à 22	13 à 20	15 à 28
61 à 56	51 à 46	8 à 13	9 à 15
67 à 61	59 à 52	1 à 8	15 à 22
49 à 44	57 à 51	27 à 33	21 à 27
56 à 49	46 à 40	22 à 27	24 à 30
62 à 56	40 à 34	16 à 22	27 à 40
69 à 62	47 à 23	11 à 16	29 à 16
54 à 48	39 à 34	4 à 11	36 à 41
60 à 54	51 à 46	29 à 35	13 à 20
66 à 60	34 à 27	54 à 20	22 à 33
44 à 38	38 à 27	33 à 44	16 à 23
49 à 38	45 à 39	26 à 33	20 à 25
39 à 26	44 à 38	20 à 44	14 à 20
50 à 37	39 à 33	34 à 40	23 à 29
47 à 34	46 à 39	28 à 50	29 à 36
41 à 28	53 à 47	23 à 34	42 à 48
56 à 45	52 à 46	17 à 23	41 à 52
46 à 39	46 à 39	22 à 28	31 à 37
52 à 46	32 à 43	12 à 17	25 à 31
59 à 52	54 à 41	16 à 22	36 à 47
65 à 59	27 à 22	10 à 16	30 à 36
48 à 41	22 à 15	14 à 20	36 à 42
62 à 56	15 à 9	8 à 14	42 à 48
56 à 50	38 à 32	20 à 25	48 à 54
61 à 56	9 à 2	25 à 31	47 à 52
	59 à 46		54 à 60
	33 à 27		Aband.

La partie ci-dessus a été commencée en mai 1892 et s'est terminée en mars 1894. Nous lui avons fait subir un léger changement au 63e coup des Noirs, époque où plusieurs coups ont été transmis de consentement mutuel, mais cela n'affecte pas cette jolie partie, que nous recommandons à nos lecteurs.

LA

Banque Ville - Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de trois pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau principale de la Banque, le et après vendredi le premier juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai, ces deux jours inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal de la Banque, mardi le 19 Juin prochain, à midi.

Par ordre du conseil de direction,
WM. WEIR, Président.
Montréal, 24 avril 1894.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608. NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : *Petit Parisien*, *Soleil du Dimanche*, *l'Echo de la Semaine*, *l'Univers Illustré*, *Le Figaro*, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues et publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL. ARPENITEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barren)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER
Téléphone no 2113.

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.



PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

GARNITURES NOUVELLES

500 PIECES

Magifiques garnitures nouvelles viennent d'être reçues et sont offertes en vente au prix de vente du déménagement, il suffit de voir ces garnitures pour faire l'achat de ces hautes nouveautés.

DENTELLES NOUVELLES

Nous pouvons dire sans crainte d'être contredits que nous avons en stock la plus grande importation de dentelles "point d'Irlande et Guipure" qu'il y ait à Montréal, le stock doit être vendu au prix de vente du déménagement.

VOYEZ-LES

BRODERIES ET VOILES

Pour lère Communion

Votre choix sur notre stock entier de broderies et voiles de lère communion aux prix de vente du déménagement. Un assortiment d'au-delà de 500 dessins différents.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 2193

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

- Boston, \$9.00 a.m., *\$8.20 p.m.
- Portland, 9.00 a.m., \$8.20 p.m.
- Toronto—\$8.25 a.m., *\$9.00 p.m.
- Détroit, Chicago, \$8.25 a.m. *\$9.00 p.m.
- S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc. *\$9.10 p.m.
- Ottawa, Winnipeg et Vancouver, \$9.10 p.m.
- Ste-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.
- Brockville, Vaudreuil, \$8.25 a.m., 4.15 p.m.
- Winchester, \$8.25 a.m., 4.15 p.m.
- St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.40 p.m. *\$8.20 p.m.
- Sherbrooke, \$8.40 p.m.
- Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
- Perth, \$8.25 a.m., 4.15 p.m., *\$9.00 p.m.
- Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., *\$8.20 p.m.
- Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \$8.40 p.m.
- Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

- Winnipeg et Vancouver, \$4.50 p.m.
- Québec, 8.10 a.m., \$3.30 p.m. et \$10.30 p.m.
- Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
- Ottawa, \$8.50 a.m., 4.50 p.m.
- St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
- St-Jérôme, 8.30 p.m., 5.30 p.m.
- Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 8 p.m. \$1.50 p.m., 5.30 p.m.—Samedi 1.80 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
- * Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inelus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
- Chars-palais et chars-toltoirs \$ Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connection avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES

LE SECRET D'UNE TOMBE

PAR EMILE RICHEBOURG

Elle n'accepta point, disant qu'elle avait assez pour vivre quelques jours et que, d'ailleurs, elle ne pouvait se trouver embarrassée, puisqu'elle avait autant d'ouvrage qu'il lui était possible d'en faire.

— Et puis, ajouta-t-elle, si je me trouvais gênée, j'écrirais à M. le docteur Villarceau, qui s'empresse de m'avancer tout ou partie de la somme que les vingt mille francs doivent rapporter dans l'année.

— En ce cas, madame Marguerite, je n'insiste pas, répondit le magistrat municipal.

— Monsieur le maire, répondit la jeune femme, n'y a-t-il donc rien à faire pour que ma fille me soit rendue ?

— Si, vraiment, et dès ce soir la Justice sera saisie de cette grave affaire. J'espère qu'on ne sera pas longtemps à retrouver le ravisseur de votre fille et à savoir ce que le misérable aura fait de la pauvre petite.

Le maire crut devoir adresser à Marguerite quelques paroles de consolation, puis il se retira suivi du garde champêtre.

La jeune femme commença par relever le linge et à refaire la couche, en versant de nouvelles larmes. Ensuite elle replaça dans les tiroirs de la commode le linge, ses divers objets de toilette et ceux de la petite Louise, qui allaient appartenir maintenant à sa fille adoptive.

Une bonne heure fut employée à remettre en ordre.

Pendant ce temps, Thérèse avait dormi, étendue sur le tapis où elle ne jouait plus avec sa petite sœur.

Elle se réveilla et Marguerite la prit sur ses genoux. La petite promena ses regards autour de la chambre, cherchant Louise. La pauvre mère le comprit, car elle s'écria, en éclatant en sanglots :

— Nous ne la verrons plus, elle est à jamais perdue pour moi ! Mon Dieu, mon Dieu ! que deviendra-t-elle entre les mains de son misérable père ?

Elle serrait fiévreusement Thérèse contre sa poitrine haletante.

— Je n'ai plus que toi, plus que toi ! dit-elle ; Dieu a-t-il donc voulu que tu aies toute ma tendresse, toutes mes caresses maternelles ? Oh ! tu ne me feras pas oublier ma fille ; mais va, je t'aimerai bien, pauvre petite abandonnée, j'aurai pour toi les soins de la plus tendre des mères.

Et quand je te couvrirai de mes baisers, je penserai qu'une autre femme, une étrangère, a aussi pour ma pauvre petite Louise des baisers de mère.

Et elle embrassait l'enfant avec une sorte de fureur, en l'inondant de ses larmes.

V

Nous devons apprendre aux lecteurs dans quelle pénible circonstance le marquis de Mimosa avait confié sa fille à Pedro Lamnés, son fidèle serviteur.

On sait que le roi d'Espagne Ferdinand VII avait, avant de mourir, en 1833, annulé la loi salique transportée de France au-delà des Pyrénées, à l'avènement des Bourbons au trône d'Espagne, et reconnu ainsi les droits à la couronne de sa fille Isabelle, encore enfant.

L'oncle de la jeune reine, don Carlos disputa le trône à sa nièce, et, dès lors, commença une guerre civile qui, interrompue de temps en temps par la lassitude et l'affaiblissement du parti vaincu, s'est prolongée presque jusqu'à nos jours.

Dans les dernières années du second empire, les provinces du nord de la péninsule qui, en soutenant la cause de don Carlos, trouvaient un prétexte pour revendiquer leurs antiques privilèges reprirent les armes.

Ce fut dans les provinces basques que la lutte prit le caractère le plus acharné ; il y avait là peu de familles qui n'eussent à venger un de leurs membres immolés dans les rencontres précédentes.

Le cri de mort aux libéraux retentit de montagne en montagne et chacun s'arma du fusil ou de l'escopette.

Le pays, coupé de ravins, sillonné de hauteurs escarpées, hérissé de bois touffus, était éminemment propice à la guerre d'embuscade, et les Carlistes, familiarisés avec les sentiers les moins fréquentés, tinrent longtemps en échec les troupes régulières. Enfin, la supériorité du nombre et de la discipline l'emporta ; l'insurrection refoulée recula jusqu'aux abords de la chaîne pyrénéenne où se cantonna la dernière résistance.

Là s'éleva un château qui, pendant le Moyen Âge, a soutenu victorieusement plusieurs sièges, mais qui ne pouvait résister longtemps à l'artillerie moderne. Il avait perdu ses anciens moyens de défense. Le donjon était en ruine, les vieilles murailles crevassées, lézardées, couvertes de lierres, servaient d'asile aux ciseaux de nuit. A côté du vieux manoir on avait bâti des constructions qui n'avaient aucun rapport avec l'architecture féodale.

Cependant, quoique dépourvu de tout ce qui constitue une place forte, le château de Valpenas avait été désigné comme devant être un des points de ralliement pour les plus obstinés défenseurs de la cause carliste.

Le jeune marquis de Mimosa, propriétaire du château de Valpenas, avait

été un des premiers à prendre les armes, quand avait retenti dans les montagnes l'appel à la révolte.

Depuis plus d'un mois il était parti pour tenir la campagne à la tête de hardis guerilleros, et l'on attendait de ses nouvelles avec anxiété.

Un homme dans la force de l'âge, à physionomie franche et énergique, se tenait à une des fenêtres sud du château. Son costume était celui des montagnards navarrais, une espèce de béret, une veste brodée en soutache, une ceinture de laine violette, une culotte collante descendant jusqu'aux genoux et des guêtres qui lui serraient étroitement les mollets.

Une femme d'une trentaine d'années, aux membres robustes et portant, non sans coquetterie, le vêtement des villageoises du pays basque, était aussi accoudée sur l'appui de la fenêtre.

Dans la chambre, tout près d'elle, une petite fille, aux lèvres roses, à la figure fraîche, respirant la santé, dormait dans son berceau.

La jeune femme jeta un doux regard sur le berceau, puis laissa échapper un long soupir.

— Pedro, dit-elle, toujours pas de nouvelles de M. le marquis, je suis dans une mortelle inquiétude.

— Tu penses aussi à ton mari qui est parmi les combattants, Rosina, et c'est tout naturel. Ah ! mon inquiétude n'est pas moins grande que la tienne ; ne rien savoir, ne rien savoir ! Si, je sais que depuis quelques jours on se bat constamment à quelques lieues d'ici, et que les nôtres tiennent bon ; mais pourront-ils résister longtemps ? . . .

Je ne puis me faire à cette pensée que je suis ici en sûreté, bien tranquille, tandis que mon maître, ton mari et tous nos amis bravent constamment la mort dans une lutte dont l'issue, hélas ! n'est que trop certaine. M. le marquis n'espérait pas la victoire.

— Nous serons écrasés, me disait-il, je le prévois, mais les traditions de famille, l'honneur ne me permettent pas de refuser mon concours.

Et il partit sans vouloir que je l'accompagne.

— Tu devais rester ici, Pedro, pour veiller sur la fille de notre maître et au besoin la défendre.

— M. le marquis aime à l'adoration sa petite Thérèse, il a fallu que la loi du devoir fût bien impérieuse pour qu'il se résignât à s'éloigner d'elle, sachant surtout à quels dangers elle est exposée.

— Ah ! don Antonio de Villina, ce cousin de notre maître, est un bien méchant homme.

— C'est un misérable, Rosina. Il est le plus proche parent de M. le marquis ; si notre maître venait à mourir, l'enfant serait le seul obstacle qui l'empêcherait de s'emparer de l'immense héritage de la maison de Mimosa. Don Antonio est un des officiers de l'armée libérale ; ce ne sera pas sa faute si son cousin échappe à la mort. Tu comprends, Rosina, que si M. le marquis était tué, don Antonio s'empresse de mettre la main sur l'enfant et alors . . .

— Jésus Seigneur ! Le misérable se serait bientôt débarrassé de ma pauvre chérie !

— C'est pour empêcher ce crime que M. le marquis m'a ordonné de rester ici.

— Et si notre maître était tué, Pedro, que ferais-tu ?

— J'ai reçu les instructions de M. le marquis. J'emporterais ma jeune maîtresse et la mettrais à l'abri des criminelles intentions de don Antonio. Mais le moment n'est pas encore venu. Le château occupe une position qui ne me fait pas redouter une surprise ; nos hommes disputeront le terrain pied à pied et l'ennemi n'est pas près d'être maître des sentiers par lesquels je suis sûr d'échapper à une poursuite.

Soudain Pedro tressaillit et se redressa brusquement.

— Rosina, écoute, dit-il.

On entendait dans le lointain le grondement du canon.

— Les nôtres sont repoussés, dit tristement Pedro, mais les soldats de la reine sont encore éloignés.

Ils restèrent silencieux, les regards anxieusement fixés sur l'horizon.

Plus d'une heure s'écoula. Le bruit du combat cessait par intervalles, puis reprenait avec une nouvelle intensité. La petite fille s'était réveillée et Rosina l'avait prise dans ses bras.

Cependant, le silence avait succédé au bruit du canon et aux crépitements de la fusillade, lorsque le regard perçant de Pedro distingua une petite troupe qui débouchait à l'entrée d'un chemin sinueux.

Un cheval qui portait un homme et qu'un autre tenait par la bride, s'avavançait lentement. La petite troupe, composée d'une dizaine d'hommes, mit du temps avant de s'engager sur la montée au faite de laquelle se dressait le château.

— Dieu du ciel ! s'écria tout à coup Rosina, c'est M. le marquis !

— Oui, répondit Pedro, il est blessé, et Mateo conduit le cheval.

Pedro s'empressa d'aller à la rencontre de son maître, qu'il aida à mettre pied à terre.

Le marquis de Mimosa avait une trentaine d'années. Grand, bien fait, d'une figure mâle et belle, il présentait dans toute sa personne le cachet de la distinction et de la vaillance. Le sang qui coulait de son front faisait

encore ressortir la pâleur de son visage. La blessure du front était légère, mais une autre balle lui avait assez profondément labouré la cuisse, et il marchait difficilement, appuyé sur le bras de son fidèle Pedro.

— Mon cher maître, dit celui-ci, vous allez vous coucher et je vais panser vos blessures.

— Plus tard, Pedro, j'ai à m'occuper d'une affaire plus urgente. Où est ma fille ?

— Dans sa chambre, avec sa nourrice.

Pedro avait conduit le marquis dans le grand salon et l'avait pour ainsi dire forcé à s'étendre sur une chaise longue.

La nourrice fut appelée et vint avec l'enfant.

Le marquis regarda sa fille en proie à une violente émotion et des larmes jaillirent de ses yeux. Il la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises ; puis il passa la main sur la tête de son grand levrier qui, lui aussi, réclamait une caresse de son maître.

— Mes amis, dit le marquis à ses compagnons, descendez à la salle à manger et faites-vous servir à boire et à manger.

Les guérilleros sortirent du salon et le marquis resta seul avec Pedro, Rosina et l'enfant.

— Je me sens mieux et moins faible, dit-il au bout de quelques instants ; Pedro, nous allons passer dans mon cabinet, j'ai à te parler et le temps presse.

Dans le cabinet, le marquis se laissa tomber dans un fauteuil ; il souffrait beaucoup, mais l'énergie morale le soutenait ; la douleur ne se révélait chez lui que par une légère contraction des traits et la sueur qui perlait à son front.

— Pedro, reprit-il, notre cause est perdue, du moins pour l'instant et jusqu'au jour où il plaira à Dieu de permettre que nous relevions notre drapeau dans des conditions meilleures.

Un combat sanglant vient de se livrer au pont d'Arís. Les libéraux étaient supérieurs en nombre, mieux armés, et je dois reconnaître qu'ils se sont vaillamment battus.

Mon cousin était parmi eux, stimulant leur ardeur ; il m'aperçut, me désigna à ses soldats et tenta de me rejoindre ; il voulait ma mort pour satisfaire sa haine, car il me hait, Pedro, parce que je suis riche et qu'il ne l'est plus. Comme si j'étais responsable de ses folies ! Comme si j'étais pour quelque chose dans la dilapidation de son héritage paternel ! Ah ! il a bien fait tout ce qui dépendait de lui pour me faire tuer par les siens ; heureusement je ne suis que blessé et peu grièvement, je crois. Quand je suis tombé, mes braves compagnons m'ont emporté hors du champ de bataille.

La lutte a continué avec un égal acharnement des deux côtés. Nos vainqueurs ont été, paraît-il, assez maltraités ; ils vont être obligés de prendre un peu de repos, s'ils veulent franchir le défilé de Los Minos. D'ailleurs ils y seront arrêtés par une vigoureuse résistance. S'ils préfèrent tourner la montagne, ils perdront beaucoup de temps, ayant à passer par des chemins presque impraticables.

Dans l'un ou l'autre cas, je calcule qu'ils ne pourront arriver ici avant demain. C'est autour de ce château que les débris de nos troupes vont se rallier pour brûler leurs dernières cartouches. Cependant, Pedro, il faut prévoir le cas où l'ennemi, précipitant sa marche, se présenterait plus tôt.

Je ne me fais pas illusion : don Antonio, qui en veut à ma vie, me poursuivra jusque dans cette demeure ; il ne prendra de repos que lorsqu'il m'aura fait assassiner ou que je serai son prisonnier.

Maintenant, Pedro, prête une oreille attentive à ce que je vais te dire !

Ma fille, ma petite Thérèse adorée, n'est plus en sûreté dans ce château ; il faut la soustraire aux cruautés de don Antonio et déjouer en même temps ses projets criminels.

Pedro, tu te chargeras de ma fille, ainsi qu'il a été convenu ; tu la porteras en France, et tu la confieras à des mains sûres. Surtout, Pedro, il te faudra prendre toutes les précautions nécessaires pour que don Antonio ne puisse faire suivre tes traces.

Je vais te remettre des pièces qui permettront plus tard à la fille du marquis de Mimosa de faire valoir ses droits.

Le marquis ouvrit le tiroir secret d'un bureau et en tira une grande enveloppe, non cachetée, qu'il remit à Pedro.

— Dans cette enveloppe, dit-il, se trouve mon testament, écrit de ma main, l'extrait de l'acte de naissance de ma fille et la lettre dont je t'ai déjà parlé.

Mon cousin est capable de tous les crimes, continua-t-il, et j'ai prévu le cas où il déchirerait la page du registre des naissances de la paroisse de Falun, qui contient l'acte de naissance de Thérèse-Inès de Mimosa.

Il remit une seconde enveloppe à Pedro en disant :

— Il y a là vingt mille francs en billets de la Banque de France ; cette somme est pour la personne à qui tu confieras ma fille : elle ne sera pas le prix de son dévouement, mais l'indemniser de ses dépenses.

Soutenu par Pedro, le marquis revint dans le salon où Rosina était restée avec l'enfant.

On voyait les efforts qu'il faisait pour ne pas éclater en sanglots. Il oubliait qu'il était blessé pour ne penser qu'à la douloureuse séparation.

Il s'assit et prit la chère petite sur ses genoux.

— Ma chérie, mon cher trésor, dit-il, ta naissance a coûté la vie à ta mère et j'ai reporté sur toi toute ma tendresse, tout mon amour. Avant de mourir, ta mère put te couvrir de ses baisers. Sa dernière pensée fut pour toi, pauvre enfant ; je lui jurai de te consacrer ma vie entière, de mourir pour toi s'il le fallait. Aujourd'hui, hélas ! je suis forcé de me séparer de toi et de te confier aux soins d'une autre personne ; je ne puis tenir mon serment. Mais Dieu te protégera et te soutiendra au milieu des épreuves où tu n'auras pas ton père pour guider tes pas.

Il s'arrêta. Les larmes le suffoquaient.

Oui, monsieur le marquis, dit la nourrice, qui pleurait aussi, Dieu veillera sur elle !

Puis, retirant de son cou une médaille d'argent :

— Monsieur le marquis, ajouta-t-elle, laissez moi lui donner cette image : c'est celle de Notre Dame del-Pilar, la patronne de Saragosse ; elle portera bonheur à la fille de monsieur le marquis.

Voyant pleurer autour d'elle, la petite avait pris une expression grave et triste. Elle se serrait contre son père, lui faisant un collier de ses petits bras.

On eût dit qu'elle comprenait la cause de cette grande douleur.

Soudain, nos trois personnages tressaillirent.

Ils entendaient l'écho d'une vive fusillade qui se répercutait de rocher en rocher.

— Déjà ! soupira le marquis.

Et, s'adressait à Pedro,

— Il faut partir, lui dit-il.

— Ils sont encore loin, répondit Pedro.

— Soit, mais ne perdons pas un temps précieux.

Le fidèle serviteur prit la petite fille, l'enveloppa soigneusement et, avant de partir, la présenta une dernière fois aux baisers du marquis.

Celui-ci et la nourrice sanglotaient.

Quelques instants après, ayant reçu les dernières instructions de son maître, Pedro Lamnés descendait avec son précieux fardeau la pente abrupte qui conduisait à des sentiers connus seulement des pères et des contrebandiers.

VI

Après le départ de son fidèle Pedro, qui emportait ce qu'il avait de plus cher au monde, le seul lien qui le rattachait à la vie, le marquis de Mimosa resta immobile, anéanti, dans le fauteuil sur lequel il s'était affaissé.

Le front sombre, le regard perdu dans le vague, il paraissait insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

On aurait pu croire qu'il avait subitement perdu la raison. Mais non ; à cet instant de douloureuses réflexions, pensant au sort que Dieu réservait à sa fille adorée, croyant voir Pedro franchir les escarpements de la montagne à travers de nombreux et profonds précipices, il se demandait comment il avait eu le courage et la force de se séparer de son enfant.

Il sentait toute l'étendue de son sacrifice. Hélas ! il avait dû le faire, ce sacrifice, la sûreté de sa fille l'exigeait.

Cependant ses serviteurs le décidèrent, non sans peine, à se mettre au lit. Il prétendait ne plus souffrir de ses blessures ; mais on lui fit observer qu'un repos d'au moins quelques heures lui était absolument nécessaire s'il voulait prendre part à la lutte suprême.

Un de ses serviteurs, un vieillard, qui avait longtemps guerroyé et passé par les ambulances, le pansa, et il fut laissé seul dans sa chambre, dans un grand lit à baldaquin.

Le marquis allait-il dormir ? Au moindre bruit il tressaillait, se figurant entendre au milieu des plaintes du vent qui se cognait aux angles des hautes tours carrées la voix de Pedro implorant du secours ; ou bien c'était sa fille qui l'appelait à grands cris et lui reprochait de l'avoir abandonnée.

Malgré tout, il finit par s'endormir ; mais son sommeil fut agité, pénible.

A la tombée de la nuit, les défenseurs de la cause carliste commencèrent à arriver au château par petits groupes ou isolément. Ils annonçaient que l'ennemi n'était pas très éloigné, mais que, ne pouvant s'aventurer dans l'obscurité au milieu du dédale des rochers qui, même de jour ne sont pas sans danger pour des soldats étrangers au pays, on n'aurait à répondre à une nouvelle attaque que le lendemain.

La nuit se passa tranquillement. Mais vers dix heures du matin on entendit tout à coup le bruit assez rapproché d'une fusillade bien nourrie.

C'était une escouade de guérilleros qui défendait un défilé où une douzaine de bons tireurs pouvaient tenir tête à un régiment. Ils cherchaient à arrêter la marche du vainqueur. Mais, bientôt, manquant de munitions et débordés par le nombre, ils durent se replier sur le château.

Environ trois cents carlistes, ayant le marquis à leur tête, étaient là bien armés et tous résolus à vendre chèrement leur vie.

Les libéraux escaladaient les rampes de la montagne, et, de tous les côtés, se précipitaient à l'assaut du château.

Alors l'action s'engagea. La résistance fut héroïque.

Il ne semblait pas que le marquis eût été blessé la veille ; électrisé par la lutte, il combattait comme s'il n'eût reçu qu'une égratignure.

Cependant, les partisans de don Carlos étaient constamment débusqués de leurs positions.

La ligne de défense une fois franchie, les soldats de l'armée régulière se trouvèrent sur un terrain plat, qui formait une terrasse dominée par le château.

Ce fut là que la lutte devint terrible ; il y eut une mêlée épouvantable ; corps à corps on s'égorgeait. Les coups de fusil étaient rares ; les baïonnettes perçaient les poitrines, éventraient, et les crosses de fusil broyaient les crânes. Nul ne demandait quartier. C'était un duel impitoyable, sans merci.

Aux plaintes des blessés et des agonisants se mêlaient les cris de fureur de ceux qui combattaient encore.

Don Antonio de Villina chercha à plusieurs reprises à atteindre son cousin, mais sans pouvoir arriver jusqu'à lui. Toujours quelques uns des compagnons du marquis se trouvaient devant lui.

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—*Quatrième partie*

Les Chevaliers Noirs

Si l'honnête Gilping n'avait pas eu l'heureuse idée de quitter ses compagnons, il n'eût pu suivre ces derniers dans leur course vertigineuse et eût terminé certainement sa noble carrière avec l'illustre Pacific, dans les tourbillons du khamsin ; et quelque jour, un Tabountchik errant eût rencontré leurs ossements blanchis dans le steppe, sans se douter qu'il avait sous les yeux la dépouille d'un pair d'Angleterre et de son fidèle ami... Mais à quoi bon ces tristes pensées ! Le grand homme a été conservé à la science et à l'admiration de ses contemporains, et nous le verrons bientôt accomplissant un de ces traits d'audace qui lui sont familiers ; comme Orphée jadis, aux accords de sa lyre, apprivoiser les bêtes féroces aux sons de sa clarinette et écoulant son stock de Bibles chez les Kirghises.

Deux jours après, la petite troupe avait atteint le lac de Voronoje, et acceptait, pour prendre un repos bien gagné, l'hospitalité que Tcherni-Chug lui offrait dans son izba.

Le starchine de Voronoje était, on s'en souvient, dévoué corps et âme à Ivanowitch, et il s'était engagé à faire prisonnier le comte d'Entraignes et les gens de sa suite, et à les conduire sous bonne escorte à Iérinoslaw, où ils devaient être jugés pour crime de haute trahison contre la Société des Invisibles ; le prince Westchine ne devait pas être épargné, car après le guet-apens où il l'avait fait tomber dans la maison des Pendus, Ivanowitch savait le sort qui l'attendait s'il ne portait pas les premiers coups.

En passant à Voronoje, le chef des Invisibles avait rassuré Tcherni-Chug sur les causes de la présence des Cavaliers Noirs.

—Ce sont nos alliés, lui avait-il dit, et tu n'as rien à redouter d'eux.

Mais le passeur avait résolu de prétexter de la terreur qu'inspiraient partout les pirates du steppe pour faire fermer, le soir, toutes les issues qui cendaient à l'izba, de façon que les Tabountchiks, logés dans les communs, ne pussent venir au secours de leurs maîtres, et au milieu de la nuit, tous les tentements où reposaient le prince, le comte Olivier, le vieux trappeur et le capitaine Rouge, les deux policiers et Laurent, et les faire prisonniers sans qu'ils pussent opposer la moindre résistance.

Ce plan était si simple, qu'il ne pouvait faire moins que de réussir. Pour mieux endormir la vigilance de ses hôtes, Tcherni-Chug donnait un grand repas à l'izba le soir même de leur arrivée, auquel il avait invité les membres du conseil et les gens les plus marquants du mir.

Le prince et Olivier n'avaient pas manqué d'amener la conversation sur les Invisibles, et la réunion d'Iérinoslaw ; aux questions qui lui furent adressées à ce sujet, le passeur répondit avec indifférence :

—Qu'il avait bien entendu parler de ces gens-là et de l'assemblée qu'ils devaient tenir dans les ruines de l'ancien couvent, mais que les sociétés secrètes étaient si nombreuses en Russie, qu'il ne s'était pas plus occupé de celle des Invisibles que des autres, ne faisant, du reste, partie d'aucune.

Puis il avait ajouté, par manière de conclusion :

—Je suis passeur et n'ai pas l'habitude de m'inquiéter des gens qui traversent l'Oural, surtout quand je n'ai pas d'intérêt à connaître leurs projets. Ah ! par exemple, je puis vous annoncer que les Cavaliers Noirs rôdent dans la contrée, et que nous ne saurions prendre trop de précautions ce soir, pour éviter d'être massacrés pendant notre sommeil.

—Sont-ils si redoutables qu'on le dit ? avait demandé le prince.

—On voit bien que vous ne les connaissez pas, Excellence, avait répondu le starchine, en stimulant une frayeur qu'il ne ressentait guère. Ils arrivent à l'improviste au milieu d'un mir, et toujours pendant la nuit, égorgent tout ce qui se présente, hommes, femmes et enfants, et après s'être emparés de tout ce qu'ils trouvent, mettent le feu aux habitations et disparaissent aussi rapidement qu'ils sont venus.

—Que pensez-vous de cet homme, mon cher Olivier ? avait demandé le prince Westchine à Olivier, à la suite de cette conversation.

—Ma foi, avait répondu le jeune homme, il me représente assez bien le type de ces braves maires ruraux, tout confits de leur importance, tyranniques de leurs administrés, mais, en somme, incapables de faire du mal à qui que ce soit.

—Nous sommes en Russie, mon cher comte, et en pleine féodalité ; il n'y a pas de communion d'idées entre les différentes classes, et nulle part le paysan ne courbe plus bas l'échine et ne déguise mieux sa pensée ; pour moi, on ne me sortirait pas de l'esprit que cet homme en sait plus long sur les Invisibles qu'il n'en a voulu dire, et qu'il a moins peur des Cavaliers Noirs qu'il ne l'a fait paraître.

Dépendant, les fourneaux flambaient dans les cuisines, et de nombreux serviteurs étaient occupés aux apprêts du festin.

L'izba de maître Tcherni-Chug avait un tel air de belle humeur et de tranquillité patriarcale, qu'il eût fallu avoir l'esprit bien mal fait pour concevoir le moindre soupçon.

Les Tabountchiks du prince avaient dessellé leurs chevaux et s'étaient

mêlés aux serviteurs de la maison, et de tous côtés s'envolaient de joyeux propos et des éclats de rire sans fin.

Depuis quelques instants, un stranniki rôdait aux alentours de l'izba, passant et repassant devant la porte principale, comme s'il eût voulu attirer l'attention du prince, qui se trouvait en ce moment seul sous la véranda.

Le jeune homme finit par remarquer ce manège ; s'apercevant alors que les regards du prince étaient arrêtés sur lui, le moine mendiant fit un signe pour appeler son attention, et, tirant un petit billet de sa poitrine, le plaça lentement sous une pierre et se dirigea lentement vers la berge de l'Oural, derrière laquelle il ne tarda pas à disparaître.

Intrigué au dernier point, le prince comprit, aux allures du stranniki, que ce billet, qui lui était destiné, contenait sans doute quelque grave révélation, et qu'il devait veiller, en s'en emparant, à ce que personne de l'izba ne s'aperçût de rien.

Il traversa lentement la cour avec l'air indifférent d'un promeneur, franchit la porte, et, protégé par le mur même contre tout regard indiscret, il se baissa rapidement, écarta la pierre et s'empara du billet. Après avoir de nouveau inspecté les alentours, il le déplia et lut ces quelques mots :

« Ayez toute confiance dans le stranniki qui vous remettra ce papier, il est des nôtres. Agissez avec résolution, nous vous attendons.

« Signé : MENKO. »

Sans s'attarder à vouloir pénétrer le sens de cette phrase mystérieuse, le prince leva les yeux dans la direction où il avait vu disparaître le moine, et il aperçut une main qui paraissait et disparaissait à travers les hautes herbes qui bordaient les berges du fleuve.

Il n'y avait pas à en douter, c'était un signal !

Le prince descendit vers le fleuve du même pas indifférent.

—Arrêtez-vous là, mon prince, exclama tout à coup une voix que le fit tressaillir, nous sommes bien là pour causer ; ayez l'air de regarder le paysage.

Les herbes et les joncs étaient si épais et si élevés en cette endroit, que le prince ne pouvait apercevoir son interlocuteur.

—Qui es-tu, et que signifie le billet que je viens de lire ? interrogea-t-il.

—Vous pouvez avoir confiance en moi, monseigneur ; depuis plus d'un mois, j'observe la contrée, par l'ordre d'Hatchim-Bachi, répondit le stranniki, et je suis parvenu à surprendre tous les secrets des Invisibles. J'ai vu le chef hier, il vous attend à une demi-journée de marche d'ici, et c'est lui qui m'a remis le billet que j'ai pu vous faire parvenir, afin que vous ayez pleine et entière confiance dans ce que je vais vous dire.

—C'est bien, je t'écoute.

—Tcherni-Chug est un traître, monseigneur ; c'est l'agent le plus dévoué d'Ivanowitch sur l'Oural.

—Je m'en doutais.

—Ce n'est pas sans motif que sous prétexte de vous faire honneur, on vous a séparé de vos hommes, on veut s'emparer de vous sans courir aucun risque ; cette nuit même, pendant votre sommeil, on doit vous faire prisonnier et vous livrer à Ivanowitch.

—Es-tu sûr de ce que tu avances ?

—Par saint Georges, monseigneur, ce que je vous ai dit est la vérité.

—Je te crois, et que me conseilles-tu de faire ?

—Partir, monseigneur, partir tout de suite ; l'izba de Tcherni-Chug, vous avez pu le voir, est une véritable forteresse : au moindre soupçon, toutes les issues seraient fermées, et il vous serait impossible de communiquer avec vos Tabountchiks ; vous auriez, du reste, tous les hommes du mir sur les bras. Le starchine est en ce moment dans le village, à donner ses ordres pour la fête de ce soir ; car on veut vous donner une fête, pour mieux vous tromper... profitez-en pour agir vite. Une fois à cheval et armé, on n'osera plus vous attaquer ; les lancés des gens de Voronoje feraient piètre figure devant vos carabines à répétition.

—Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

—Dès que vous aurez réuni votre monde, remontez le fleuve ; vous me trouverez un peu en amont pour vous conduire au camp de Menko.

—Comment te nomme-t-on ?

—Zworsko, mon prince.

—C'est bien, je me souviendrai de toi.

—Hâtez-vous, monseigneur, il n'est que temps. Tcherni-Chug peut revenir du village d'un moment à l'autre.

Le prince entendit alors un bruit de broussailles et de roseaux froissés, et il aperçut le stranniki, qui s'était laissé glisser au bas de la berge, remonter le long du fleuve en courant, le corps courbé en deux.

Le prince revint rapidement à l'izba ; il appela Stenko, et en peu de mots, le mit rapidement au courant de la situation en présence du comte. Il fut décidé qu'on allait partir à l'instant, le vieux Tabountchik se chargeait de faire seller les chevaux sans éveiller l'ombre d'un soupçon parmi les serviteurs de l'izba.

Pendant qu'Olivier allait prévenir tous les siens, afin qu'ils se trouvas-

sent par hasard en dehors de l'habitation, afin d'être prêts au premier signal, Stenko parcourait les communs, en gourmandant à haute voix les Tabouatchiks sur leur négligence à faire baigner les chevaux après la course longue et fatigante qu'ils venaient de fournir ; mais ses yeux et ses gestes démentaient ses paroles, et quand ils furent tous réunis, il leur dit à mi-voix : Attelez le wagon, sellez rapidement tous les chevaux, et surtout veillez sur vos armes : nous sommes trahis, il faut partir.

Les hommes ne se le firent point répéter deux fois ; en moins de cinq minutes, cet ordre était exécuté. Au même moment, le prince et le comte Olivier arrivaient dans les communs avec leurs amis.

Après une inspection rapide, le prince mit le pied à l'étrier, en levant sa cravache ; c'était le signal, et avec une promptitude qui eût fait honneur à l'escadron le mieux dressé, tout le monde fut en selle.

— En avant et au pas ! fit le prince ; montrons à toute cette canaille que nous n'avons pas peur d'elle.

Qu'eussent pu faire, en effet, tous les gens de Voronoje, au nombre de deux ou trois cents, tout au plus, en état de porter les armes, contre les trente hommes commandés par le prince Westchine et le comte d'Entraignes, tous munis de carabines Colt, à douze coups, et de deux revolvers de combat calibre 14, terribles armes que le comte avait fait fabriquer spécialement par Devisme, le grand armurier de Paris ?

Le wagon tenait la tête ; à peine eut-il dépassé le grand portail qui servait d'entrée principale à l'izba, que l'on vit accourir Tcherni Chug, le visage enflammé par la colère. Le misérable, oubliant toute prudence, criait à ses serviteurs :

— Mikleff ! Watsa ! fermez la porte et relevez le pont-levis.

En entendant ces paroles, le prince, indigné, d'un coup d'épée porta son cheval en avant.

— Eh bien maître Tcherni Chug, sommes-nous donc prisonniers chez vous ? s'écria-t-il d'une voix vibrante.

Le passeur comprit à l'instant la faute qu'il avait commise, mais il sut la réparer avec une habileté et une rapidité réellement étonnantes.

— Comment, monseigneur, vous à cheval à cette heure ! fit-il avec une stupéfaction des mieux jouées. . . . Excusez-moi, mais croyant que les chevaux de votre wagon, qu'on avait oublié de dételé, partaient sans guides, je faisais mes efforts pour qu'on pût les empêcher d'aller plus loin.

En présence d'une telle audace, le prince réfléchit un instant ; il finit par comprendre qu'au point où en étaient les choses, il valait mieux ne pas démasquer complètement le passeur ; son coup échoué, peut-être hésiterait-il à prendre complètement et ouvertement le parti d'Ivanowitch, aussi se borna-t-il à lui répondre :

— C'est à nous à te présenter nos excuses, maître Tcherni Chug, car c'est mal reconnaître la cordialité de ta réception que de quitter aussitôt ta demeure hospitalière ; mais un message, reçu à l'instant, nous oblige à continuer de suite notre voyage.

— Mon prince, c'est un grand chagrin pour moi, mais vous ne me devez pas d'excuses.

— Au revoir, maître Tcherni Chug, je pense qu'à notre retour nous aurons le loisir de recevoir de toi le sel et le pain.

Dans toute cette partie de la Russie d'Asie, l'offre du sel et du pain bannit toute idée de trahison entre les deux personnages, celui qui donne et celui qui reçoit, et cela est tellement passé dans les mœurs, que pas un nomade des steppes, pas un habitant des mirs, ne passerait la nuit sous la tente ou dans une izba, où pareille formalité n'aurait pas été accomplie à son égard.

Sous la conduite de Zwordsko, nos voyageurs atteignirent le même soir le camp de Menko, où ils revêtirent, tous sans exception, le masque noir des Cavaliers d'Hachim-Bachi.

Dans un conseil tenu d'urgence, eu égard à la gravité des circonstances, il fut décidé qu'on attaquerait immédiatement le couvent, avant qu'Ivanowitch ait eu le temps de recevoir de Tcherni Chug la nouvelle de ce qui s'était passé à l'izba.

— Il est un point, messieurs, fit Menko après avoir obtenu l'autorisation d'exprimer ses idées, sur lequel nous devons tout d'abord nous entendre : faut-il attaquer les ruines d'Iérinoslaw, faisant bravement face à l'ennemi, ou devons-nous tenter de nous emparer d'Ivanowitch par la ruse, afin d'éviter toute effusion de sang ?

— Quand on a affaire à un tel homme, répondit gravement le vieux trappeur, on ne doit être arrêté par aucune considération de loyauté ; ne venons-nous pas nous-mêmes d'échapper à une série de guet-apens, qu'il avait, selon son habitude, dressés contre nous ? Ce n'est pas ici une lutte chevaleresque, mais une guerre de Buisson. Je ne sais si je me trompe, mais rien ne me sortira, du reste, de l'esprit, que ceci ne se terminera pas par une bataille dans laquelle le traître payera de sa personne. . . . Croyez-en ma vieille expérience, nous marchons à quelque nouvelle embuscade préparée de main de maître, et que nous aurons peut-être beaucoup de peine à éviter. Ah ! si nous étions en Australie, continua avec tristesse le vieux bushranger, j'aurais vite fait, avec Woan Wah, de vous tirer d'affaire. . . . mais dans un pays dont je ne connais ni les habitudes ni les ressources. . . . Enfin, messieurs, je ne puis que vous jeter le cri des sentinelles pendant la nuit : " Prenez garde à vous ! "

— Dick a raison, fit à son tour le comte Olivier, nous n'avons jamais vu cet homme en face, et chaque fois que nous nous sommes rencontrés, à Melbourne, dans le Buisson, à Paris, il s'en est si peu fallu que nous succombassions, que si j'étais superstitieux je croirais à une intervention occulte qui nous a toujours protégés. Quant à lui, il nous a toujours échappé avec une habileté qui tient du prodige ; aussi dirais-je, moi aussi, en donnant une autre force à la pensée de mon vieil ami : " Soyons prudents et que Dieu nous garde, messieurs ! "

— Darnieloff, intervint alors le prince, tu sais que je me suis entièrement reposé sur toi et sur Menko du soin de diriger cette expédition ; qu'avez-vous résolu ? qu'a fait Menko depuis son arrivée dans le steppe ouralien ?

— Mon prince, répondit le dorowan, je vais parler pour nous deux, chaque heure qui s'écoule peut diminuer nos chances du succès : il faut arriver à Iérinoslaw avant que le passeur ait prévenu le chef des Invisibles de son insuccès. Excusez-moi si je sais mal m'exprimer ; voici ce qui a été fait : les nomades du steppe devaient nous assassiner au passage ; Menko nous a avertis et nous avons pu les éviter. Nous devions être faits prisonniers au bas de Voronoje ; grâce à Menko encore, nous avons déjoué ce projet. Voici maintenant ce que nous avons résolu. Nous allons gagner Iérinoslaw de toute la vitesse de nos montures, quatre cavaliers sont déjà en avant de nous dans le steppe pour arrêter l'émissaire de Tcherni Chug ; à notre approche Ivanowitch, confiant, vient recevoir son allié pour lui donner ses instructions, et Menko le fait prisonnier avant que ses gens aient eu le temps de se douter de rien et nous remontons le steppe dans la direction d'Orenbourg. Privés de leur chef, ne sachant même si ce dernier ne nous suit pas de son plein gré, pas un Invisible n'osera prendre sur lui de poursuivre les terribles Cavaliers Noirs. . . . Alors, mon prince, messieurs, l'heure de la justice sonnera quand vous le voudrez pour ce misérable.

Ces paroles furent accueillies par un murmure général d'approbation. Danieloff et Menko avaient fidèlement tenu leurs promesses.

— Le sort en est jeté, à demain le grand jour, fit le prince.

Quelques instants après toute la troupe se lançait résolument dans la direction d'Iérinoslaw.



Il le dépla et lut ces quelques mots. . . . — (Page 165, col 2)

CHAPITRE V

Orphée. — Gilping.

Et Gilping n'avait pas encore paru.

Que faisait donc le noble lord, alors que ses amis couraient au danger ? Soyez sans crainte, Gilping ne déshonorera par son nom illustre, et le titre dont vient de le revêtir la gracieuse volonté de la reine.

Gilping John, lord Woangow (oiseau à trompe en dialecte nagarnook, ne l'oublions pas, un beau nom pour un naturaliste), Gilping, accompagné de son inséparable Pacific, était tout simplement en train d'illustrer d'une page immortelle les annales (déjà si glorieuses de la vieille Angleterre, Old England !

A qui n'est-il pas arrivé, cher lecteur, d'être condamné, un jour de malchance, à copier vingt pages de l'antique Hérodote, sous l'œil vigilant d'un maître rébarbatif ? Si le hasard l'a voulu, vous êtes tombé sur le passage où il est dit qu'Orphée, ce musicien olympique, apprivoisait avec sa lyre les animaux féroces de son temps, et vous n'avez pas manqué, le pensum contribuant à vous aigrir l'esprit, de hausser les épaules à ce récit du vieux conteur grec ; peut-être même avez-vous traité de fable ce trait rapporté également par tous les historiens anciens et modernes, qui, eux aussi, copiaient Hérodote ! La jeunesse, hélas ! ne respecte plus rien.

LOUIS JACOLLIOT.

A LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$5.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

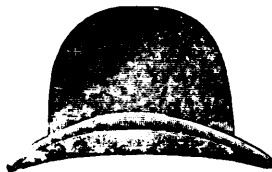
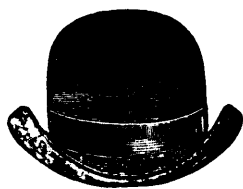
— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

66 0

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE**, est souverain CONTRE : la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Usage admis dans

la meilleure Société

Pour les dîners, Réceptions de l'après-midi et les "Five o'Clocks," le complément indispensable à tout repas bien ordonné, est le



CHOCOLAT-MENIER

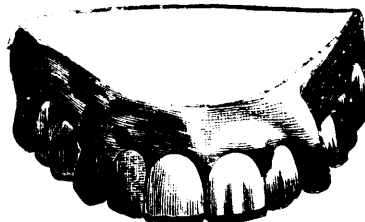
Le seul contenant la **VANILLE** à un haut degré, est fabriqué par **MENIER** Agréable pour les palais les plus délicats.

Peut être pris immédiatement avant de quitter la table.

Demandez à l'Epicier — LE — **CHOCOLAT MENIER** Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américain pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de **GEO. J. TUCKER**



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES** de **GEO. J. TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER** LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT



Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tel Bell 651

— LA —

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 57

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½ pour cent) sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier Juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente et un Mai prochain inclusivement

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque à Montréal, mercredi le 20 Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau de Direction, **A. DE MARTIGNY,** Directeur Gérant



M. J. N. LAPUS ETAIT AUTEUR DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS

— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES — PORTRAITS A L'ENCRE, AU PASTEL ETC ETC CRAYON.